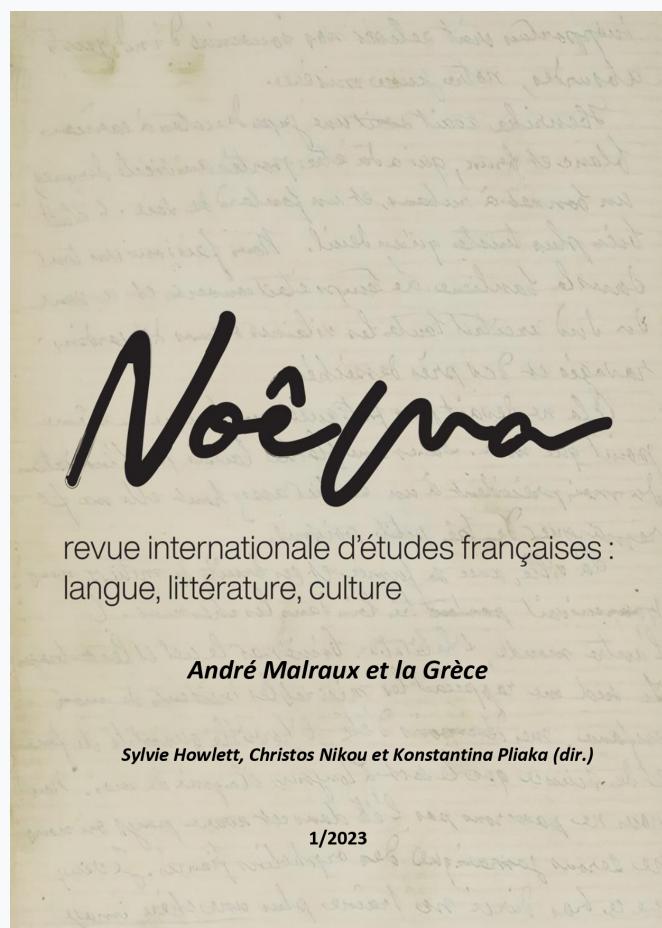


Noêma, revue internationale d'études françaises : langue, littérature, culture

Vol 1, No 1 (2023)

André Malraux et la Grèce



Annexes

Christos Nikou

doi: [10.12681/noema.41112](https://doi.org/10.12681/noema.41112)

Copyright © 2023



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](#).

To cite this article:

Nikou, C. (2025). Annexes. *Noêma, Revue Internationale d'études françaises : Langue, littérature, Culture*, 1(1), 137–178. <https://doi.org/10.12681/noema.41112>

ANNEXES

Hommage à la Grèce

Discours prononcé le 28 mai 1959 à Athènes

Une fois de plus, la nuit grecque dévoile au-dessus de nous les constellations que regardaient le veilleur d'Argos quand il attendait le signal de la chute de Troie, Sophocle quand il allait écrire *Antigone* – et Périclès, lorsque les chantiers du Parthénon s'étaient tus... Mais pour la première fois, voici, surgi de cette nuit millénaire, le symbole de l'Occident. Bientôt, tout ceci ne sera plus qu'un spectacle quotidien ; alors que cette nuit, elle, ne se renouvellera jamais. Devant ton génie arraché à la nuit de la terre, salue, peuple d'Athènes, la voix inoubliée qui depuis qu'elle s'est élevée ici, hante la mémoire des hommes : « Même si toutes choses sont vouées au déclin, puissiez-vous dire de nous, siècles futurs, que nous avons construit la cité la plus célèbre et la plus heureuse... »

Cet appel de Périclès eût été inintelligible à l'Orient ivre d'éternité, qui menaçait la Grèce. Et même à Sparte, nul n'avait, jusqu'alors, parlé à l'avenir. Maints siècles l'ont entendu, mais cette nuit, ses paroles s'entendent depuis l'Amérique jusqu'au Japon. La première civilisation mondiale a commencé.

C'est par elle que s'illumine l'Acropole ; c'est aussi *pour elle*, qui l'interroge comme aucune autre ne l'a interrogée. Le génie de la Grèce a reparu plusieurs fois sur le monde, mais ce n'était pas toujours le même. Il fut d'autant plus éclatant, à la Renaissance, que celle-ci ne connaissait guère l'Asie : il est d'autant plus éclatant, et d'autant plus troublant aujourd'hui, que nous la connaissons. Bientôt, des spectacles comme celui-ci animeront les monuments de l'Égypte et de l'Inde, rendront voix aux fantômes de tous les lieux hantés. Mais l'Acropole est le seul lieu du monde hanté à la fois par l'esprit et par le courage.

En face de l'ancien Orient, nous savons aujourd'hui que la Grèce a créé un type d'homme qui n'avait jamais existé. La gloire de Périclès – de l'homme qu'il fut et du mythe qui s'attache à son nom – c'est d'être à la fois le plus grand serviteur de la cité, un philosophe et un artiste ; Eschyle et Sophocle ne nous atteindraient pas de la même façon si nous ne nous souvenions qu'ils furent des combattants. Pour le monde, la Grèce est encore l'Athéna pensive appuyée sur sa lance. Et jamais, avant elle, l'art n'avait uni la lance et la pensée.

On ne saurait trop le proclamer : ce que recouvre pour nous le mot si confus de culture – l'ensemble des créations de l'art et de l'esprit –, c'est à la Grèce que revient la gloire d'en avoir fait un moyen majeur de formation de l'homme. C'est par la première civilisation sans livre sacré, que le mot intelligence a voulu dire interrogation. L'interrogation dont allait naître la conquête du cosmos par la pensée, du destin par la tragédie, du divin par l'art et par l'homme. Tout à l'heure, la Grèce antique va vous dire :

« J'ai cherché la vérité, et j'ai trouvé la justice et la liberté. J'ai inventé l'indépendance de l'art et de l'esprit. J'ai dressé pour la première fois, en face de ses dieux, l'homme prosterné partout depuis quatre millénaires. Et du même coup, je l'ai dressé en face du despote. »

C'est un langage simple, mais nous l'entendons encore comme un langage immortel.

Il a été oublié pendant des siècles, et menacé chaque fois qu'on l'a retrouvé. Peut-être n'a-t-il jamais été plus nécessaire. Le problème politique majeur de notre temps, c'est de concilier la justice sociale et la liberté ; le problème culturel majeur, de rendre accessibles les plus grandes œuvres au plus grand nombre d'hommes. Et la civilisation moderne, comme celle de la Grèce antique, est une civilisation de l'interrogation ; mais elle n'a pas encore trouvé le type d'homme exemplaire, fût-il éphémère ou idéal, sans lequel aucune civilisation ne prend tout à fait forme.

Les colosses tâtonnants qui dominent le nôtre semblent à peine soupçonner que l'objet principal d'une grande civilisation n'est pas seulement la puissance, mais aussi une conscience claire de ce qu'elle attend de l'homme, l'âme invincible par laquelle Athènes pourtant soumise obsédait Alexandre dans les déserts d'Asie : « Que de peines, Athéniens, pour mériter votre louange ! » L'homme moderne appartient à tous ceux qui vont tenter de le créer ensemble ; l'esprit ne connaît pas de nations mineures, il ne connaît que des nations fraternelles. La Grèce, comme la France, n'est jamais plus grande que lorsqu'elle l'est pour tous les hommes, et une Grèce secrète repose au cœur de tous les hommes d'Occident. Vieilles nations de l'esprit, il ne s'agit pas de nous réfugier dans notre passé, mais d'inventer l'avenir qu'il exige de nous. Au seuil de l'ère atomique, une fois de plus, l'homme a besoin d'être formé par l'esprit. Et toute la jeunesse occidentale a besoin de se souvenir que lorsqu'il le fut pour la première fois, l'homme mit au service de l'esprit les lances qui arrêtèrent Xerxès. Aux délégués qui me demandaient ce que pourrait être la devise de la jeunesse française, j'ai répondu « Culture et courage ». Puisse-t-elle devenir notre devise commune – car je la tiens de vous.

Et en cette heure où la Grèce se sait à la recherche de son destin et de sa vérité, c'est à vous, plus qu'à moi, qu'il appartient de la donner au monde.

Car la culture ne s'hérite pas, elle se conquiert. Encore se conquiert-elle de bien des façons, dont chacune ressemble à ceux qui l'ont conçue. C'est aux peuples que va s'adresser désormais le langage de la Grèce ; cette semaine, l'image de l'Acropole sera contemplée par plus de spectateurs qu'elle ne le fut pendant deux mille ans. Ces millions d'hommes n'entendent pas ce langage comme l'entendaient les prélats de Rome ou les seigneurs de Versailles ; et peut-être ne l'entendent-ils pleinement que si le peuple grec y reconnaît sa plus profonde permanence – si les grandes cités mortes retentissent de la voix de la nation vivante.

Je parle de la nation grecque vivante, du peuple auquel l'Acropole s'adresse avant de s'adresser à tous les autres, mais qui dédie à son avenir toutes les incarnations de son génie qui rayonnèrent tour à tour sur l'Occident : le monde prométhéen de Delphes et le monde olympien d'Athènes, le monde chrétien de Byzance – enfin, pendant tant d'années de fanatisme, le seul fanatisme de la liberté.

Mais le peuple « qui aime la vie jusque dans la souffrance », c'est à la fois celui qui chantait à Sainte-Sophie et celui qui s'exaltait au pied de cette colline en entendant le cri d'Œdipe, qui allait traverser les siècles. Le peuple de la liberté, c'est celui pour lequel la résistance est une tradition séculaire, celui dont l'histoire moderne est celle d'une inépuisable guerre de l'Indépendance – le seul peuple qui célèbre une fête du « Non ». Ce Non d'hier fut celui de Missolonghi, celui de Solomos. Chez nous, celui du général de Gaulle, et le nôtre. Le monde n'a pas oublié qu'il avait été d'abord celui d'Antigone et celui de Prométhée. Lorsque le dernier tué de la Résistance grecque s'est collé au sol sur lequel il allait passer sa première nuit de mort, il est tombé sur la



terre où était né le plus noble et le plus ancien des défis humains, sous les étoiles qui nous regardent cette nuit, après avoir veillé les morts de Salamine.

Nous avons appris la même vérité dans le même sang versé pour la même cause, au temps où les Grecs et les Français libres combattaient côte à côte dans la bataille d'Égypte, au temps où les hommes de mes maquis fabriquaient avec leurs mouchoirs de petits drapeaux grecs en l'honneur de vos victoires, et où les villages de vos montagnes faisaient sonner leurs cloches pour la libération de Paris. Entre toutes les valeurs de l'esprit, les plus fécondes sont celles qui naissent de la communion et du courage.

Elle est écrite sur chacune des pierres de l'Acropole. « Étrange, va dire à Lacédémone que ceux qui sont tombés ici sont morts selon sa loi... ». Lumières de cette nuit, allez dire au monde que les Thermopyles appellent Salamine et finissent par l'Acropole – à condition qu'on ne les oublie pas ! Et puisse le monde ne pas oublier, au-dessous des Panathénées, le grave cortège des morts de jadis et d'hier qui monte dans la nuit sa garde solennelle, et élève vers nous son silencieux message, uni, pour la première fois, à la plus vieille incantation de l'Orient : « Et si cette nuit est une nuit du destin – bénédiction sur elle, jusqu'à l'apparition de l'aurore ! ».

Source : http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/andre-malraux/discours_politique_culture/hommage_grece.asp

Discours de M. Constantin Tsatsos lors de la venue de Malraux en Grèce

« Soyez le bienvenu dans votre patrie

Parce que, homme de pensée, d'une pensée lourde de toutes les expériences douloureuses auxquelles le sort vous a soumis, vous avez choisi dans les heures les plus difficiles la route escarpée qui mène à l'Acropole.

Soyez le bienvenu dans votre patrie

Parce que, Français, dépositaire du merveilleux patrimoine légué par les siècles, vous maintenez, inaltérable, en vous, sous des aspects toujours nouveaux, l'esprit dont Athènes fut jadis le berceau ; parce que digne représentant, dans son épanouissement actuel, de cette France, vers laquelle se tournent nos espoirs et notre confiance chaque fois qu'il faut qu'un phare s'allume dans la nuit.

Soyez le bienvenu dans votre patrie

Parce que, André Malraux.

Dans ce temps où la hiérarchie des valeurs chancelle, où les idées que l'on voulait indistinctement fixes et immuables, semblent, sous nos yeux mêmes, s'être mises en marches confusément, en ce temps où les principes fondamentaux s'égarent dans les méandres du Sophisme et de la subtilité, surgit l'impérieux besoin de retrouver les lignes simples et de remonter aux sources premières.

Soyez le bienvenu, devant ce rocher, qui enseigne la clarté, la précision, l'ordre et la mesure.

Du haut de l'Acropole paraissent mieux ces grands espaces où une raison schématique est mise au service de l'irrationnel, d'un messianisme immanent, d'une conception de l'histoire aux formules préconçues et figées, et où un calcul naïf prétend à remplacer les facteurs complexes de la continuité vivante.

Du haut de l'Acropole, paraissent avec plus de clarté ces vastes horizons où l'illimité et l'incommensurable sont parvenus à l'emporter sur tout ce qui a des limites précises et des formes claires.

C'est à elles pourtant, à ses formes claires et austères, dans leur modération et leur modestie, à l'ostentation et au bruit, c'est à cet esprit d'affirmation simple de la vie présente et palpable, où l'âme et la matière se confondent en une essence indissoluble, que, mûris par tous les dangers courus et les douleurs acceptées, nous faisions aujourd'hui appel pour trouver une solution aux dilemmes tragiques – de notre vie ou de notre mort.

Car, pour prix de tant d'efforts et de sacrifices, nous, hommes libres de ce siècle, nous ne méritons pas de nous perdre dans le désordre de la pensée et l'anarchie sociale.

L'heure a sonné où les arabesques de la pensée alexandrine et les fléchissements continuels de notre intelligence sceptique, doivent se soumettre à la discipline du Parthénon et à la raison cartésienne. Sans jamais oublier qu'il y a un autre monde, qui a aussi droit de cité parmi nous, c'est de celui-ci que Son et Lumière va nous dévoiler ce soir, dont nous avons besoin à l'heure actuelle, en ce temps où il nous incombe d'affirmer à nouveau ce qui constitue notre moi durable, immuable à travers toutes les générations, demeurées fidèles aux symboles qui s'élèvent ce soir devant nous.



Annexes

C'est à cette grande famille, c'est à ce groupement de pensées dont la France aujourd'hui demeure un des principaux défenseurs, que nous avons recours en ces heures troublées par l'angoisse et le doute.

Nous attendons de Vous un message venant de cette France épanouie, d'une France qui, en face de ce tabernacle de notre culture commune, a le droit d'affirmer sa lumineuse présence et sa force créatrice ».

Source : Bibliothèque Gennadios (Athènes), Archive de Constantin Tsatsos, carton 64, dossier 1
(discours dactylographié)

Extraits de journaux grecs
(traduits en français par Konstantina Pliaka)

SON

ET

LUMIÈRES

Un spectacle grandiose ressuscitant son histoire et sa culture se présente pour la première fois en Grèce.

Deux spectacles tous les soirs

Heure : 21.15 en français ou en anglais

22. 30 en grec

Tous les dimanches le premier spectacle en anglais et le second en français.

Prix : 30 drachmes (siège), 20 drachmes (coussin)

Billets vendus aux agences de voyage, aux hôtels du centre-ville, à l'office de tourisme (8, rue Venizélos, 20361) et à l'entrée du spectacle, à Pnyka.

**Organisé par : ASSOCIATION NATIONALE DES SITES DE FRANCE ET OFFICE DE
TOURISME DE GRÈCE.**



Noëma

1.

« SON ET LUMIÈRE »

« Luna Park » sur l'Acropole

de Marios Ploritis

Dans son discours pour l'inauguration du spectacle « Son et Lumière », André Malraux, célèbre écrivain et esthète, ministre français des Affaires culturelles, a justement évoqué l'exclamation d'Alexandre le Grand dans les déserts d'Asie.

« Que de peines, Athéniens, pour être digne de vos louanges ! »

On aurait souhaité que ces paroles aient été prises aussi en considération par les organisateurs du « spectacle » sur l'Acropole... Les Athéniens d'aujourd'hui n'ont rien à voir avec ceux du v^e et iv^e siècle avant J.-C. Certes, il y a toujours, inébranlable et impérissable, l'expression éternelle de l'esprit grec : l'Acropole. Mais pour l'éclairer et lui rendre un hommage glorieux, il faudrait de l'ahan, un travail surtout spirituel.

Malgré l'appui matériel et technique, le spectacle de l'avant-veille n'était point le fruit d'un effort soutenu.

« Notre seule ambition – disait Jean de Broglie, le Président de l'Association Française qui a organisé la manifestation « Son et Lumière » – était d'exposer quelques événements spectaculaires ayant eu lieu ici et qui font de nous tous les enfants de la Grèce ».

Comment a-t-on réalisé cette « suggestion » ? Par la transmission, à l'aide des haut-parleurs (mégaphones), d'un texte accompagné de l'illumination « adaptée » des monuments du rocher sacré.

Or, ce texte dialogué qui représentait quelques moments victorieux de l'histoire d'Athènes (Thésée, Miltiade, Thémistocle, Périclès) n'a été rien d'autre qu'une imitation médiocre d'un « sketch » radiophonique avec tout ce que cela implique : un « ton haut », artificiel qui essayait en vain de dissimuler sa platitude, d'un lyrisme exacerbé, une récitation creuse, des effets sonores maladroits – le comble du ridicule étant le « vote » public de la proposition de Miltiade où, dans l'immensité de l'espace, on entendait (ding, ding) le son des boules de vote...

Malgré l'immense « avantage » du paysage, on n'a pas un seul instant réussi à susciter la moindre émotion, les moindres traces de la grandeur, le frisson devant ces grands moments de l'Humanité que le « sketch » racontait. Il était du début à la fin d'une rhétorique prosaïque n'accordant aucune information à l'auditeur non avisé.

Mais c'était la moindre des choses ! Après tout, au pire, ils ont offensé les oreilles des Athéniens qui en ont entendu bien d'autres.

Ce qui a rendu le spectacle horripilant, c'était « la contrainte » imposée au monument afin de faire partie de la fiesta – hélas de quelle manière !

Sans discuter de l'absence de coordination entre le texte et l'éclairage des ruines (on n'éclairait pas toujours les monuments dont les acteurs parlaient). N'importe ! Le comble, c'était que ce Rocher d'une Beauté inaltérable a été transformée en scène d'opéra qu'un metteur en scène sans talent dirigeait les lumières de ses projecteurs ici et là, en transformant le Parthénon ou l'Érechthéée, les Propylées ou le temple d'Athéna Nikè en simples cabotins. Pire encore, les éclairages partiels et clignotants ont brisé l'harmonie architecturale et esthétique de l'Acropole et ses monuments étaient contraints de faire chacun leur « numéro » comme un soliste de music-hall !

La preuve : le seul moment réussi du spectacle, c'était lorsque le Rocher a été inondé de lumière, le seul moment où l'Acropole s'est révélée dans sa Beauté naturelle et inaltérable. Sinon, on avait l'impression d'assister à *Aïda* (surtout quand l'Acropole a été incendiée par les Perses) ou encore aux jets d'eau lumineux de la place de la Concorde (Omonoia) !

Il se peut que cette fiesta ridicule soit tout à fait conforme aux aspirations esthétiques du Gouvernement. Mais si les « responsables » se permettent d'enlaidir la ville d'Athènes sans gêne, il faudrait au moins respecter CE qui échappe à la rapacité des ingénieurs : l'harmonie et la simplicité propres au Rocher éternel. Ils n'ont aucun droit de tourner en ridicule cette dernière qualité par des déclamations scolaires et des lampes « néon » de « Luna Park ».

Le « spectacle » doit donc cesser le plus tôt possible. Il cessera tout de même faute de spectateurs, l'accueil glacial du public en est la preuve. Que le « Son » rejoigne les archives du Silence et que la « Lumière » se limite à l'illumination du Rocher entier (non seulement du Parthénon, comme il se passe en ce moment) sans clignotements et effets d'opérette.

Monsieur Malraux a bien dit que l'Acropole est le seul lieu au monde « hanté par le courage et l'esprit ». Que les responsables trouvent le courage de reconnaître leurs erreurs et de restituer à l'Acropole son esprit.

journal *Eleftheria [Liberté]*, samedi 30 mai 1959

ΛΟΓΟΙ ΚΙ' ΑΝΤΙΔΟΤΟΙ «ΗΧΟΣ ΚΑΙ ΦΩΣ» “Η Λούνα Πάρκ στήν Ακρόπολη” ΤΟΥ κ. Μ. ΠΛΩΡΙΤΗ

Ο Γάλλος, υπουργός τών Μερφωτικών Σχέσεων και διοικητής ουγγρούδες και αισθητικός, Άντρε Μαλρώ, μιλώντας προςγέτες στά δύκαινα τού θέαματος «Ηχος και Φως», μνημόνευσε προσφεύστατα τὴν ἀναθάνησην τοῦ 'Αλέξανδρου στὶς ἀστικές έρημοις:

«Πόσοι μόχθοι, 'Αθηναίοι, γιά νά γίνω αξίος τῶν επαίνων σας!»

Θά εύχομαστε, τά λόγια αύτά, νά τά είχαν θητηθῆνι κι' έκεινοι ποὺ ὡργάνωσαν τὸ «έθεμα» στὴν 'Ακρόπολη... Μπορεῖ οι ομηρινοὶ 'Αθηναίοι νά μην είναι οι 'Αθηναίοι τοῦ Ε' καὶ Δ' αιώνων. 'Υπάρχει θημώς, άιστακίνητη καὶ σφραστη, ή ίδια ή έκφραση τοῦ 'Αθηναϊκοῦ, τοῦ 'Ελληνικοῦ Πινεύματος: ή 'Ακρόπολη. Καὶ, αὐτήν, χρειάζεται ἀληθίνα πολὺς μόχθος — μένθος πνευματικός — γιά νά τὴν προσεγγίστης, καὶ αὐτήν δὲ «έπαινος» είναι δέ μέγιστος κότινος...

Δυστυχώς, πέρ' αὐτὸν τὴν ψιλήν καὶ τεχνική φροντίδα, τὸ προτερειόν «θύειας» δὲν έδειξε νὰ κατέβαλες κανενὸς ἄλλου εἰδήσιμου μόχθο...

«Μόνας σκοπός μας — γράφει ἡ Πρόεδρος τῆς Γαλλικῆς 'Εταιρίας ποὺ ὡργάνωσε τὸ «'Ηχος και Φως», κ. Ζάν ντε Μιροσλί — είναι νά υποβάλλωμε μὲ τὸν ἐντονώτερο τρόπο μερικά αὖτε τὰ μηνμειῶδη γεγονότα ποὺ διεδραματίσθησαν τόδι, καὶ που μᾶς κάνουν δύλους τέκνα τῆς 'Ελλάδος».

Πώς, ἐπιχειρίζομες αὐτήν δὲ «ύποδο-
γάνεια». Μα τὴν πετρόβλαστην / θεατρικήν πο-

ποὺ ξέσυν ακόύσει καὶ χειρότερα.
Έκτινο ποὺ ξέσυν τὴν «παράστασην
ξεργιστική, ἥταν δὲ «έξανταγκόσμια»
τῆς 'Ακρόπολης νά πάρει μέρος — καὶ
πώς! — στὸ πανηγύρι.

Δε θά συγχίτουμε τὴν ἔλλειψη συντονισμού ανάμεσα στὸ κείμενο καὶ τοὺς φωτισμοὺς τῶν μηνημάτων (συχνά γι' ἀλλα μιλούσαν οἱ ήθοποιοὶ κι' ἀλλα τιμῆμα τοῦ Βράχου φωτίζονταν). Μικρά τά κακά! Τὸ μεγάλο, τὸ μέγιστο, ήταν ὅτι φ Βράχος τοῦ ἀπροσπέλαστου Πραίου μεταμορφώθηκε σὲ σκηνικό ὑπέρας, τού κάποιος ὄγουστος σκηνισθῆτης τὸ εκατάροιχεν μὲ τοὺς περιθόλεις του πάρτες ἔδω καὶ πιοτε ἔκει, κι' ύποκρέων τὸν Παρθενώνα καὶ τὸ 'Εργυτείο, τὰ Ποστολίσια ἢ τὸ Νοὸς τῆς Νίκης νά παιζουν ρόλο ὀδεξιῶν καιμοτίνων. Κάτι χειρότερο: μὲ τοὺς τυπωματικοὺς φωτισμούς καὶ τὸ μανισθηρίσματα, ξυπαγεῖ ή ἀρχιτεκτονική κι' αισθητική ἐνότητα τῆς 'Ακρόπολης καὶ τὸ καθένα ἀπ' τὰ κτισματά τῆς ὀνταγκούσταν νά καγη τὸ ευώνυμον του σά σολίστας τῆς έπιβεβώησης!

'Απόδειξη δτι ή μόνη ώραία στιγμὴ τοῦ θέαματος ήταν δταν καταμάσθηκε σλόκληρος ὁ Βράχος ἀπὸ θών. Τότε καὶ μόνο, ή 'Ακρόπολη ξανανήκε, ἀκέρδιο κι' ὀδιάσπαστο, τὸν ἐμυτὸ τῆς καὶ τὸ Κάλλος τῆς. 'Όητι τὸν ἄλλη ωραία θημώς, νομίζεις πώς παρασκόλουθείς πότε τὴν 'Αίντας (ὅπως στὴν επιμπόληση τῆς 'Ακρόπολης ἀπ' τοὺς Πέρσες) καὶ πότε τοὺς φωτεινοὺς πιόδακες τῆς 'Ομόνοιας!

Nostra

ΙΝΩΣ ΣΙΝΕΖΙΝΟΥΝΤΕΣ αυτήν η γνωστή λήψη; Μή τή μετάδοση (όπό μεγάφωνα) ένας κειμένου, που συνδυάζεται με «άναλογους» φωτογραφίες των κτισμάτων του ιερού Βράχου.

Αλλά τὸ διαλογικὸ αὐτὸ κείμενο, που ἀναπαράσταται μερικές μεγάλες στιγμές τῆς Ἀθηνας (Θησέας, Μιλτίαδης, Θεμιστοκλῆς, Περικλῆς), δὲν ήταν παραπλανητικός, μίμηση κακού ραδιοφωνικού «φύκετε», μὲν ὅλα τὰ συμπαραστοῦντα: ἐπίπλαστο «ὑπώλο οἶος» ποὺ τοῦ κάκου πάσχειε νὰ κρύψῃ τὴν πεζότητα τοῦ λόγου, ἔξεζητημένος λυρισμός, κούφη ἀπαγγελία, ἀδέεια ἡγυπτικά σέφερ — μὲν φαινόρο αποκορυφώματα τὴν «φωφοθερία» γιὰ τὴν πρότεινη τοῦ Μιλτιάδη, ὅπου, μέσα στὸν ἄκανή χῶρο, ἀκούγοταν («ντίνγκ, ντίνγκο!») ὁ ἥχος τῶν σφαιρίδιων...

Οὔτε μιὰ στιγμὴ δὲ μεταδόθηκε—μ' ὅλο τὸ τεράστιο «άπομνο» τοῦ μοναδικοῦ τόπου — ἡ πορφαρικὴ δόνηση, τὸ ἐλάγιστο ἕκνος μεγαλείου, ἵνα κάποιο σίγος γιὰ τὶς κορυφαίες ὥρες τῆς Ἀιθρωπότητας ποὺ τὸ «κέτει» διηγιόταν. «Εμεινε, ἀπ' τὴν σογὶ νῷς τὸ τέλος, μιὰ ὡπτοσικὴ πεζολογία, που δὲν εἶχε σύτε κάν τὸ χάρισμα νὰ δίνη κάποιες πληροφορίες στὸν ἀκατόπιστο ἀκροατή.

Mά, αὐτό, γίταν τὸ λιγότερο. Στὸ κάτω—κάτω, δὲν ποόσβαλε παρατήσια τὰν ομηρούκιαν «Ἀθηναῖσιν—

οακες της Ομονοίας!

Mπορεὶ, θέσας, ἔτούτο τὸ πανδαλό πανηγύρι νὰ είναι ἀπόλυτο τειρισμένο μὲ τὰ σίσιθητικά «υπεριεράτα» τῆς Κυβέρνησής μας. «Ἄνθιμως οἱ «έρμοιδιοι» ἀσχημονοῦν πάνω στὴν πολεοδομία τῆς Ἀθήνας ἀνευπόδιστοι, θάπτεταις τουλάχιστο νὰ σεβασθούν. Ἐκεῖνο ποὺ ξεφεύγει ὀπό την διοπάγη τῶν δρυολάδων: τὴν μοναδικὴ ἀσμονία καὶ λιτότητα τοῦ Αἰώνιου Βράχου. Αὐτήν δὲν ἔχουν κανένα δικαίωμα νὰ τὴν διαπομπεύουν μὲ σχελικές σπαγγελίες καὶ μὲ ενεόντα τοῦ «Λούνα Πάρκ».

Τὸ «έλαιαμα», λοιπόν, πρέπει νὰ σταματήσῃ τὸ γριγορώτερο. (Κι' θὰ σταματήσῃ, ἐλλείφει θεατῶν, ὅπως έδειξε ἡ ωυχρότατη ὑπόδοσή τοῦ κοινοῦ). «Ο «Ἔχος» νὰ στολῇ στὸ ἀργεῖο τῆς Σιωπῆς καὶ τὸ «Φῶς» νὰ περιορισθῇ σὲ φωτισμὸ ὀλόκληρου τοῦ Βράχου (κι' σχι μόνο τοῦ «Πασσινιάνα, σῆπας τώρα»), κωρίες ἐναλλαγής καὶ ὀπερεττικά ἀναδοσηίματα.

«Ο κ. Μαλρό εἶπε πως τοστά, πως ἡ «Ακρόπολη είναι ὁ μεταδικός τόπος εποικειώμενος ἀπό τὸ θάρρος καὶ τὸ πνεῦμα». Οι σημείωσι δὲν δρούν τὸ θάρρος ν' ἀνεγνωρίσουν τὸ λάθος τους καὶ νὰ τῆς ξεναδώσουν τὸ πνεῦμα της.

Μ. ΠΛΩΡΙΤΗΣ

Noēma

2.

Le Gouvernement a autorisé l'exploitation de l'Acropole pour trois ans

L'ASSOCIATION ÉTRANGÈRE ENGAGE LE ROCHER SACRÉ ET LES MONUMENTS ALENTOUR TROIS MOIS PAR AN

La décision du gouvernement d'autoriser une société étrangère à « profaner » le Rocher sacré de l'Acropole a soulevé un tollé généralisé. Tous les intellectuels et l'opinion publique ont condamné cet effort insensé de... mettre en valeur, par le spectacle « Son et Lumière », l'Art sans pareil de l'Acropole !...

1. Le pire, c'est que le spectacle inadmissible n'est pas provisoire.
2. Les « Nouveautés » Théâtre sont à même de dénoncer aujourd'hui la décision du Gouvernement d'octroyer l'autorisation d'exploitation de l'Acropole et de ses monuments à une Association étrangère pour une durée de trois ans.
3. Et de plus : l'engagement et l'exploitation de l'Acropole et de ses monuments auront une durée de quatre mois par an, pour deux spectacles par jour.

LE CONTRAT INTOLÉRABLE

Le contrat inacceptable, signé avec l'Association étrangère à l'initiative de l'Office du Tourisme grec et du gouvernement grec, le 3 décembre 1958, précise entre autres :

4. Le Gouvernement cède à l'Association étrangère le droit de l'organisation du spectacle « Son et Lumière » en vue de la mise en valeur de l'Acropole et ses alentours **pendant trois ans et pour quatre mois**, à savoir depuis la mi-mai jusqu'au 1^{er} octobre.
5. Le spectacle aurait lieu deux fois par soir – en grec et en français ou anglais au quotidien.
6. Le Gouvernement Grec cède à l'Association en question le droit d'encaisser la somme totale du prix des billets, afin de suppléer aux frais d'installation du spectacle.
7. Cependant, le Gouvernement Grec a assumé de la part de l'Office du tourisme tous les frais pour l'aménagement du lieu, de l'installation de spectateurs et tous les autres frais pour la diffusion du spectacle, les billets imprimés, la rémunération du personnel de placement (les ouvreurs) dépassant la somme de 500 000 drachmes.
8. L'Association étrangère n'a versé que les frais de commission et d'établissement de l'équipement mécanique du spectacle, jusqu'à leur amortissement en trois ans, par l'encaissement des billets. À l'expiration du contrat, elle cède ses installations à l'Organisme de Tourisme grec.
9. En cas de frais non couverts en trois ans, l'Association réclame une prolongation du contrat d'exploitation pour une durée d'un ou deux ans et en cas de refus de prolongation, elle s'arroge le droit de retirer toutes ses installations.



ANDRÉ MALRAUX A ADMIS L'ÉCHEC !

Entre-temps, le Ministre français des Affaires culturelles et le grand écrivain, André Malraux, invité du gouvernement Grec a lui-même constaté l'échec du spectacle « Son et Lumière ».

10. Le ministre français, dans un cocktail donné à l’Institut français samedi après-midi, a discuté avec des intellectuels admettant que « la première des spectacles sur l’Acropole n’a pas eu le succès attendu ». Il a ajouté qu’il « espère que la situation sera rétablie à l’avenir ».

DES MILLIERS DES PROJECTEURS SUR L'ACROPOLE

La situation de l’Acropole, vue sous un autre angle, devient beaucoup plus sérieuse, et c'est en ce moment que le service archéologique se mobilise auprès du Service touristique et de l’entreprise « Son et Lumière » : des milliers de projecteurs avec des câbles, des adaptateurs et leurs accessoires entourent l’Acropole et le Parthénon, l’Érechthée et les autres monuments.

LE SPECTACLE SUSCITE L'INDIGNATION DES VISITEURS

Les projecteurs installés à côté des monuments ressemblent à des soldats qui surgissent des tranchées et visant l’Acropole. Ce spectacle est tellement odieux que des visiteurs étrangers s’expriment sur un ton réprobateur contre les responsables qui ont autorisé ces installations.

ON A DEMANDÉ DE CAMOUFLER LES PROJECTEURS

À la suite aux protestations des touristes, le Service archéologique a adressé une demande écrite au Service du tourisme afin de procéder au camouflage des projecteurs. Mais se pose déjà le problème de la manière à procéder au camouflage de ces projecteurs et de leurs grands engins. Si des bâtis en bois se posent sur des ensembles des projecteurs par ci et par là, de grandes masses antithétiques vont détruire la plasticité du lieu l’apparentant à un quai de gare. Les responsables du Service archéologique ont beau demander le camouflage des projecteurs, ils ne sont pas à même d’en indiquer la meilleure des solutions, ils n’osent même pas demander leur éloignement de l’Acropole.

ATTITUDE STUPÉFIANTE DU SERVICE ARCHÉOLOGIQUE

L’attitude du Service archéologique devant les manifestations « Son et Lumière » a provoqué la stupéfaction générale. Elle ne sera expliquée que par le fait que le directeur des Antiquités est en même temps membre du Service touristique. Sinon, le Service Archéologique n’aurait jamais permis qu’on ridiculise l’Acropole de cette manière. Il est d’ailleurs évident que le représentant du Service Archéologique a tenté de démentir l’information récente d’après laquelle le Gouvernement a procédé à l’organisation des manifestations « Son et Lumière » avant l’autorisation de ce même Service.

11. Cette attitude favorable au Gouvernement compromet le Service Archéologique qui aurait dû réfléchir aux conséquences avant d’accorder son autorisation pour le spectacle. Il aurait dû surtout se rendre compte que le spectacle était conforme aux monuments d’art médiéval et non aux monuments d’art classique, comme l’Acropole, nécessitant des opérations plus respectueuses.



UN BÂTIMENT SERA CONSTRUIT ENTRE PARTHÉNON ET ÉRECHTÉION

La société qui a assumé la gestion touristique de l'Acropole n'a point respecté les monuments classiques : ses représentants ont même demandé la construction d'un bâtiment de service grossier au sein même de l'Acropole près de Parthénon.

UN SPECTACLE AURAIT ÉTÉ PROGRAMMÉ À L'INTÉRIEUR MÊME DU TEMPLE !

Une autre exigence inadmissible a été formulée par les organisateurs du spectacle « Son et Lumière » : ils avaient programmé un spectacle à l'intérieur même du temple, lit-on dans un autre quotidien parmi les déclarations de M. Papadimitriou, directeur du service archéologique du Ministère de l'Éducation. Plus précisément, on lit : « je trouve l'indignation de certains exagérée ; les monuments ne sont point sinistrés. On a défendu le placement des éclairages sur les monuments et on a exigé la protection des projecteurs de la lumière du jour ; pour qu'ils ne soient pas visibles. Il y avait bien sûr l'intention de placer des projecteurs sur les monuments et d'organiser un spectacle au sein du temple. »

« DES CHOSES AFFREUSES SUR LE ROCHER SACRÉ »

Entre-temps, les critiques acerbes se poursuivent dans la presse au sujet du sacrilège commis sur l'Acropole. Ainsi, dans le journal « Avgi » du 31 mai, sous le titre « Beaucoup de bruit pour rien – Son et Lumière – Des choses affreuses sur le Rocher Sacré », on lit :

« Un grand tohu-bohu, des officialités et des fréquentes visites pour ce nouveau genre de spectacle, baptisé « Son et Lumière ». Une grande réussite, nous dit-on, en France, en Hollande et aux pays scandinaves où il a joué son rôle révélateur des monuments historiques. On n'en sait rien. De ce qu'on a vu avant-hier, nous avons constaté que l'affaire a fait beaucoup de bruit pour rien. Le Rocher sacré, « en dehors des cadres alliés » à présent, était livré par le gouvernement à une société française qui se vante de monopoliser et de valoriser les monuments historiques, à moins de soutenir les intérêts « business » d'une grande entreprise européenne et la commercialisation de ses produits, radios et engins d'éclairage. Tout s'est embrouillé, un peu de tourisme local, de Gaulle, un brin de Tsatsos et voilà le résultat : Son et Lumière ! »

En ce qui concerne les effets d'éclairage, on poursuit dans « Avgi » : « grâce aux clignotements des éclairages, le public est impressionné comme dans les spectacles des fêtes foraines, mais ensuite on s'interroge sur le sens et la nécessité de ces jeux d'éclairage pour révéler la grandeur éternelle du Parthénon et sa beauté incomparable. Une fois éclairé en entier, on a enfin compris le mal que ses admirateurs néophytes lui ont fait. »

LE GOUVERNEMENT DÉCORE LES PROFANATEURS

Samedi matin, le ministre des Affaires Étrangères, M. Evangelos Averoff a nommé commandeur de l'Ordre du Phénix le président provisoire de la société « Philips » organisatrice du spectacle « Son et Lumière ».

journal Ta Nea [Les nouvelles], lundi 1^{er} juin 1959, p. 2.



3.
Institut Français d'Athènes¹

**Réception
de**

M. André Malraux

À l'Institut Français d'Athènes

le 30 mai 1959

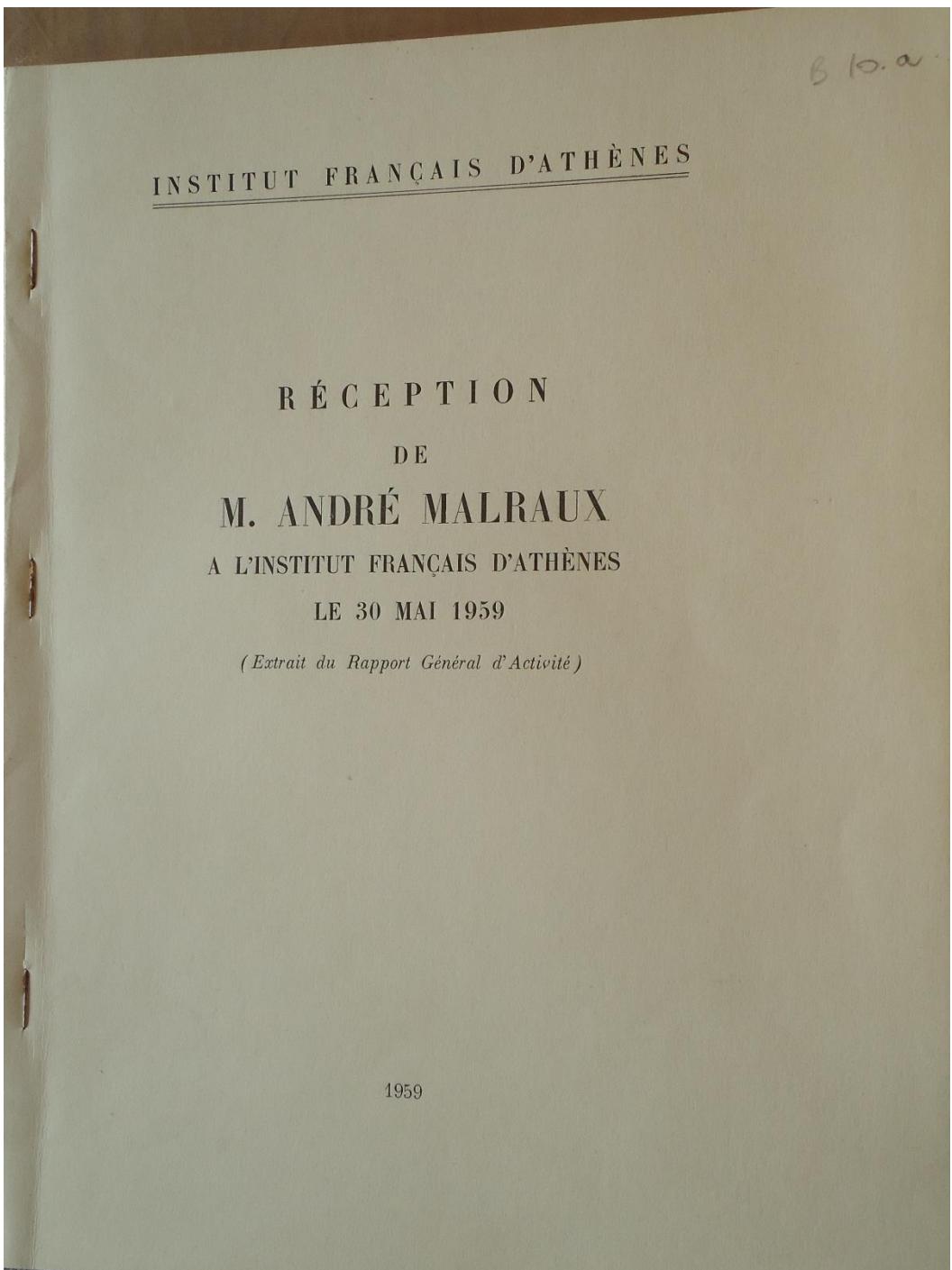
(Extrait du rapport général d'activité)

p. 1 et 5-23.

1959

¹ Archives de Nantes. Le rapport est reproduit tel quel, avec quelques coupures ne concernant pas la venue de Malraux. Nous avons conservé les graphies, les erreurs (signalées par [sic]), ainsi que les titres soulignés et les italiques du texte initial. Nous adressons nos vifs remerciements à Nicolas Manitakis, qui nous a aimablement transmis les photographies du rapport. La saisie du texte a été réalisée par Christos Nikou.





Noëma

**Présentation
du Centre d'Études d'Asie Mineure
par Madame Merlier**

Excellence,
Mesdames, Messieurs,
Mes chers Collaborateurs,

Les dix minutes qui ont été réservées au Centre d'Études d'Asie Mineure m'empêchent de vous présenter mes collaborateurs comme je l'aurais désiré. Je voudrais seulement souligner ici, en dehors de leurs qualités de travail, leur désintéressement et leur dévouement, dont nos deux anciens – que je désignerai par leurs noms et par leur âge : M. TOURGOUTIS, 94 ans, et M. MAVROCHALYVIDIS, 74 ans – nous donnent l'exemple. Nous les appelons *πατέρες*¹ en souvenir des grands Docteurs de la Cappadoce dont ils sont originaires.

Monsieur le Ministre, vous avez vécu, en témoin et en acteur, quelques-uns des plus grands événements de ce siècle. La Grèce, elle aussi, leur a payé un lourd tribut.

Ce fut peut-être le premier pays européen qui connut, sur une telle échelle, ce qu'on a appelé d'un euphémisme ironique, le « déplacement des populations ».

Après le désastre d'Asie Mineure en 1922, 1 200 000 réfugiés – en dehors des Grecs de Thrace – se déversèrent sur la Grèce, qui ne comptait à l'époque que 4 500 000 habitants. L'Asie Mineure où près de 35 siècles d'hellénisme s'étaient manifestés, se vida de tous ses habitants hellènes, de la Mer Égée à l'Euphrate et de la Mer Noire à la Méditerranée. Les Grecs avaient retraversé l'Égée.

Neuf ans après cet événement le Centre d'Études d'Asie Mineure fut créé. Son but était de faire d'abord revivre dans leur cadre géographique et historique traditionnel les villages, les bourgs et les villes d'Asie Mineure, pour ensuite étudier le comportement de ces Hellènes dans toutes les expressions de leur vie [...]

¹ Cela veut dire « Pères ».



Réponse de Monsieur Malraux à Madame Merlier

Prenant la parole, Monsieur Malraux remercie Madame Merlier de lui avoir présenté l'activité du Centre d'Études d'Asie Mineure et d'avoir, à cet effet, réuni ses collaborateurs autour d'elle pour l'accueillir. Il exprime le vif intérêt qu'il a ressenti en écoutant son exposé. Il savait bien qu'à côté de la Grèce proprement dite il y avait toujours l'immense domaine de l'hellénisme. Il se rend compte que l'œuvre entreprise est d'une grande portée scientifique. Il a été question de besoins financiers, ajoute-t-il. La France, qui redevient grande, aura retrouvé dans quelques mois, dans un ou deux années, les puissantes ressources qu'exigent les grandes réalisations. Le temps viendra vite, conclut-il, où la France pourra faire mieux encore pour aider le Centre d'Études d'Asie Mineure à poursuivre ses très importants travaux.

*
* * *

M. Malraux et sa suite gagnent la Salle de Conférences. Sur la scène sont assis les collaborateurs du Ministre et de l'Ambassadeur de France, MM. Descottes et Picard, M. Ehret, de la Mission laïque de Salonique, quelques personnalités françaises venues à Athènes à l'occasion de l'inauguration des spectacles « Son et Lumière » à l'Acropole. Au premier rang, M. André Malraux, ayant à sa droite le Vice-Président du Conseil Grec, M. Canelopoulos, à sa gauche, M. Tsatsos, Ministre à la Présidence du Conseil et M. Gueury qui a, à sa droite, le Directeur de l'Institut.

Dans la salle, au premier rang, Madame Tsatsos, ayant à sa droite le Prince de Broglie, à sa gauche, M. Jean Baelen.

Derrière eux, les 300 collaborateurs de l'Institut. Dans le fond quelques professeurs d'Annexes de province, qui, prévenus à temps, ont pu venir à Athènes, et 60 élèves du Cours Spécial, des Cours de Propédeutique et de Licence, invités comme futurs professeurs de français.

La Radio-Diffusion grecque a bien voulu venir enregistrer les allocutions.

Allocution de M. Merlier

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Je vous remercie d'être venus accueillir dans cette maison – et je puis dire sans que ce soit un *σχήμα λόγου*¹ – dans votre maison, les personnalités qui nous honorent de leur visite.

Nous étions heureux de voir ici ceux qui ont atteint les cimes² [sic] himalayennes du courage et de l'esprit – Monsieur Maurice HERZOG et Monsieur André MALRAUX. Je regrette le départ de M. HERZOG, que vous auriez applaudi avec toute la ferveur qu'il mérite. Nous nous réjouissons de voir, à côté de M. André MALRAUX les éminents représentants du Gouvernement Hellénique, et devant eux l'élite des Lettres, des Sciences et des Arts de Grèce.

Je m'efforcerai d'être aussi bref que possible pour présenter l'activité de l'Institut.

Je commencerai par remercier nos hôtes d'avoir bien voulu non seulement venir, mais accepter de prendre tout à l'heure la parole.

(S'adressant à M. Canellopoulos, Vice-Président du Conseil).

Monsieur le Président,

Malgré tous les devoirs de votre charge dans le Gouvernement actuel, vous avez bien voulu répondre à mon appel, et venir passer quelques moments à l'Institut, à cette réunion organisée en l'honneur de M. André MALRAUX. Je vous en remercie vivement.

Vous avez, Monsieur le Président, plus d'un titre à notre admiration, et je suis heureux de rappeler ici votre œuvre littéraire, vos études profondes sur les grands poètes du passé, les deux volumes de votre Histoire de l'Esprit Européen, qui se terminent sur une admirable pensée de Pascal. Enfin, cette remarquable affabulation historique, parue il y a deux ans, que vous avez intitulée : « Je suis né en 1402 ».

(S'adressant à M. C. Tsatsos, Ministre à la Présidence du Conseil).

Je ne cesse d'admirer, Monsieur le Ministre à la Présidence du Conseil, cette passion de l'esprit qui occupe les hommes politiques de Grèce. Vous en êtes un brillant exemple. Pour moi, vous êtes demeuré, à travers vos hautes fonctions, le fin lettré qui, il y a plus de vingt ans, écrivait avec le poète Séphéris³ [sic] un beau dialogue sur la Poésie Pure. On discutait alors à Athènes des théories de l'Abbé Brémont. Mais bientôt vous publiez votre importante étude sur Palamas, livre de grande science et de profonde critique, qui n'a pas encore été dépassé depuis 23 ans qu'il a paru.

¹ Cela veut dire « façon de parler ».

² Lire « cimes » (sans accent circonflexe).

³ Il s'agit du poète grec Georges Séféris, prix Nobel de littérature en 1963.



Votre présence, Messieurs, enrichit des réunions comme la nôtre. L’Institut Français d’Athènes vous en exprime sa profonde gratitude.

(S’adressant à M. André MALRAUX).

Monsieur le Ministre,

Il m’eût fallu, pour vous accueillir dignement, avec nos seuls élèves, faire éclater ces murs, et disposer d’une salle pouvant contenir plusieurs milliers de places... Je n’ai pu réunir ici que les professeurs d’Athènes ; ils représentent seulement huit mille élèves. Les autres, dans les Annexes de province, sont retenus par la préparation fiévreuse des fêtes de fin d’Année. Je puis du moins vous assurer qu’en ce moment 12 000 élèves et plus de 75 professeurs de nos Écoles lointaines pensent à vous et regrettant de ne pouvoir vous applaudir, vous adressent, par ma voix, leurs souhaits de bienvenue en Grèce.

En vous présentant aujourd’hui dans cette salle quelque 300 personnes, dont près de 250 sont mes collaborateurs directs, et au milieu d’eux, quelques-uns parmi les 120 écrivains, savants et artistes grecs dont l’Institut a eu l’honneur de publier ou de présenter une œuvre, j’ai tenu à donner à cette réunion un caractère de travail où, j’en suis persuadé, vous ne tarderez pas à saisir l’esprit de notre maison, préoccupée essentiellement d’un idéal ; celui d’œuvrer, avec un égal enthousiasme et une même ferveur, au rayonnement culturel de la France en Grèce, et de la Grèce en France et dans le monde. Telle fut, sans doute, dès le début, la mission qui nous fut confiée. Elle demeurera celle de l’Institut dans l’avenir, je le crois, et votre présence parmi nous en est pour moi l’assurance : je dirai pourquoi tout à l’heure.

*
* * *

Le temps n'est pas le destructeur que l'on dit. C'est l'homme qui construit mal : c'est l'homme qui détruit. Le temps accepte que l'on bâtisse pour les lointains avenirs.

« Aide le temps, le temps t'aidera », oserais-je dire. Mais avons-nous su l'aider, depuis cinquante ans, à travailler pour nous ? Voici, pour en décider, quelques chiffres.

L’Institut fonctionna d’abord, en 1907, avec deux instituteurs et quelques dizaines d’élèves.

En 1925, quatre professeurs – je suis l’un d’eux – donnaient à eux quatre, au total, quinze heures de cours par semaine, à 500 élèves.

En 1959, aujourd’hui, l’Institut Central est complété par 32 Écoles Annexes. Il totalise plus de 12 000 élèves, dont 1 600 dans ce bâtiment. Il a près de 300 collaborateurs, dont 200 professeurs, 23 français, membres de la Mission Universitaire, et 180 professeurs grecs.

Arrêtons-nous sur cette première et grande mission d’enseignement de la langue. Nous n’avons pas craint de commencer par les rudiments. Et c’est cependant une étrange entreprise que d’enseigner le français à l’étranger, à des classes de débutants. Mais nous avons bien fait. Nous y avons appris tout notre métier. Nous avons créé notre méthode, nos instruments de travail. Et tout d’abord, nous avons créé un cycle spécial de formation de professeurs grecs de français – plus de 300 ont obtenu leur



diplôme en 17 ans. Mais, comme l'alpiniste toujours attiré par la cîme¹ [sic] prochaine plus élevée, nous avons assuré, au-delà des cours supérieurs, la propédeutique et même la préparation à la Licence-ès-Lettres ; nous y avons chaque année, depuis 5 ans, de 10 à 25 candidats.

Permettez-moi, Monsieur le Ministre, de rendre devant vous hommage à mes collaborateurs de la Mission Universitaire Française, et, à leur tête, à M. Roger Milliex qui n'est pas seulement sous-directeur de l'Institut, mais aussi l'âme du Cours Spécial de formation des professeurs grecs de français. C'est à la Mission Universitaire Française que revient l'honneur des Cours de Préparation et d'Enseignement Supérieur de Propédeutique et de Licence.

Elle y est d'ailleurs aidée par nos collègues grecs, qui constituent ce que j'appelle la Mission Universitaire Grecque, et à qui ont été confiées d'autres disciplines et des fonctions complémentaires. Ce sont, à l'Institut Central, les cours de philosophie, les cours de mathématiques, de physique, de chimie, de sciences naturelles. Mais aussi tout un système de formation et de stages pédagogiques, axés directement sur l'enseignement du français aux élèves de ce pays.

Au-delà de cette salle, où les Annexes d'Athènes sont réunies, il y a les absents, les professeurs de 20 Annexes de province, auxquels je dois une affectueuse pensée. Rappelons au moins les noms de ces cités. Ce sont Héraclion et La Canée, en Crète, Corfou et Jannina ; Larissa et Volo, et toutes nos sections du Péloponnèse, de l'Eubée, de la Béotie, de la Phocide, de la Phtiotide.

*
* * *

Si nous n'avions pas eu, M. Milliex et moi, depuis de longues années, la chance d'être secondés par nos précieux collaborateurs, Français et Grecs, d'Athènes, du Pirée et des faubourgs, comme de la province, dans ces 32 annexes où se rendent trois inlassables inspectrices, nous n'aurions pu nous donner à toutes les tâches que nous avons joyeusement assumées : conférences à Athènes et en province, dont le véritable pèlerin est M. Milliex ; expositions, françaises et grecques, dont l'avant-dernière, l'Exposition Solomos, a vu déjà passer en un an 80 000 visiteurs, ici même 25 000 et 55 000 dans huit villes de Grèce.

Mais, en dehors de l'enseignement, des manifestations d'éloquence et des expositions, l'Institut a créé encore et développé trois grandes activités culturelles : le Centre de Bibliographie Hellénique ; les publications de l'Institut ; les Archives Musicales de Folklore et le Centre d'Études d'Asie Mineure.

La première en date, qui remonte à 1930, est due à l'initiative personnelle de Madame Merlier. Elle comprend les deux Centres de recherches appelés Archives Musicales de Folklore Grec, et Centre d'Études d'Asie Mineure², occupant 31 chercheurs, dont plusieurs bénévoles. Vous venez de voir le Centre et quelques-uns de ses collaborateurs. Les résultats obtenus prennent avec le passage du temps toute leur signification. Tout Grec d'Asie Mineure qui meurt est une source d'information tarie à tout jamais.

¹ Lire « cime » (sans accent circonflexe).

² Soulignement utilisé dans le texte à la place de l'italique.



La France a apporté une aide matérielle non négligeable à ce travail. La Grèce s'est à son tour émue. Et il est juste que je rappelle la visite des Souverains de Grèce, l'an dernier, suivie du geste de l'Académie d'Athènes, le 27 décembre dernier, qui remit avec quel émouvant diplôme à la Directrice du Centre, sa Médaille d'Argent.

*

* * *

Le deuxième domaine d'activité dont j'ai parlé il y a un instant est le Centre de Bibliographie Hellénique, composé de 5 personnes, organisé et dirigé par M. Coutouzis, Rédacteur en Chef du Bulletin de Bibliographie Hellénique. 12 années de travail, soit 12 volumes de 500 à 600 pages, analysant chaque année les 1 300 volumes ayant des Grecs pour auteurs, et donnant en traduction française la table des matières des quelques 300 périodiques paraissant sur tout le domaine de l'hellénisme.

*

* * *

C'est encore à M. Coutouzis que l'Institut doit le développement et la qualité de son troisième domaine d'activité, j'ai nommé notre Imprimerie, où ont été publiés, depuis 14 ans, les 120 ouvrages constituant nos Collections.

Je devrais m'arrêter longuement sur nos publications, qui vont des livres scolaires rédigés pour nos propres besoins, jusqu'aux ouvrages scientifiques et artistiques. Je citerai seulement, sans omettre de dire que certains ouvrages ont été couronnés par l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France, mais aussi par l'Institut de France, les traductions françaises d'œuvres littéraires grecques, les traductions grecques d'œuvres littéraires françaises ; un traité des Actes Administratifs, le Code Civil Hellénique en traduction française ; des ouvrages d'histoire byzantine, des travaux sur l'art byzantin, notamment sur les Icônes du Mont-Sinaï ; une collection intitulée Sites et Paysages de Grèce ; une collection sur les artistes de Grèce ; nous avons même publié quatre partitions d'orchestre. Vous trouverez tout à l'heure, dans nos salles de réception, tous les noms de quelques-uns de nos auteurs disparus : le grand poète Sikélianos, le grand romancier Kazantzakis, un musicien de génie, Skalkotas, le savant byzantiniste Phédon Coucoulès – je suis ému de voir ici, devant nous, Madame Sikélianos, Madame Kazantzakis, Madame Coucoulès et son fils – les deux maîtres de la pédagogie et de la linguistique néo-helléniques : Alexandre Delmouzos et Manolis Triandaphyllidis.

Mais puis-je ne pas songer en ce moment, Monsieur le Ministre, à tous les écrivains et savants Grecs, de Grèce et du monde entier qui, depuis 12 ans, ont entouré de confiance, d'amitié et de gratitude l'Institut Français d'Athènes pour son Bulletin de Bibliographie Hellénique. C'est cet ouvrage capital pour la Grèce, et l'Exposition Solomos, que l'académie d'Athènes voulut couronner lorsque, en décembre dernier, elle unit le Directeur de l'Institut à l'hommage rendu à la Directrice du Centre d'Études d'Asie Mineure.

Donner chaque année à nos 12 000 élèves une connaissance exacte de notre langue et de nos lettres, apporter aux 80 000 auditeurs de nos conférences et visiteurs de nos Expositions le message spirituel de la France, et vivre aussi pour eux la spiritualité grecque et la faire rayonner ailleurs, par notre Bulletin de Bibliographie et nos



publications, comme la France rayonne en Grèce, telle est la mission qui s'accomplit tous les jours, depuis des années, autour de nous, dans cette maison aux 32 Annexes, seul établissement officiel d'enseignement de la France en Grèce, et que j'ai cru bon de mettre aujourd'hui sous les yeux du Ministre des Affaires Culturelles de la République Française.

Ainsi, l'Institut Français d'Athènes devait suivre le développement non seulement de notre propre histoire, mais encore et nécessairement l'histoire de la Grèce, avec ses malheurs indicibles, ses gloires, et cet envol vers l'avenir où entrent en jeu toutes les forces d'un peuple antique à la fois et puissamment jeune, intrépide et fier.

*
* * *

Jeunesse, intrépidité, fierté, ces vertus chantées par le grand Sikélianos, dans son poème de 1943, intitulé « Serment sur le Styx » et écrit au cœur de la plus terrible épreuve que la Grèce ait connu, vous les avez retrouvées ailleurs, vous-même, chez vos héros du monde entier, de la Chine, de l'Europe et de l'Espagne. Sikélianos avait vu le peuple grec marcher à la mort dans une danse de fierté, dominant l'horreur et la terreur. Vous, Monsieur, vous n'avez pas craint de tout saisir, de tout exprimer de la misère et de la folie humaine, que ce soit dans les Conquérants, dans l'Espoir¹, ou dans les Noyers de l'Altenburg². Partout cependant, à travers le monde, chez Sikélianos comme chez vous, l'homme fort est celui qui sait que la liberté n'est pas dans la victoire, mais dans le combat. « Ah ! vous écriez-vous, puisse la guerre être gagnée par ceux qui haïssent la guerre ! ». Déjà Solomos, il y a cent trente ans, écrivait pour chanter les héros de la dernière sortie de Missolonghi : « Gloire, non pas aux vainqueurs, mais à ceux qui sont vaincus dans un juste combat ! »

Le Général de Gaulle, héros de l'indépendance de la grandeur, sait trop bien que la gloire d'un pays, comme la vertu d'un homme, veut un combat quotidien, incessant. Une nation se condamne à la servitude si elle accepte l'immobilité. La France devait donc aussi atteindre sur le plan scientifique et technique la place que le passé lui a donnée sur le plan des lettres et des arts. Mais il est beau que le Général de Gaulle, en donnant à la Recherche Scientifique les immenses moyens qu'elle réclame, ait décidé de créer, pour les valeurs culturelles, un Ministère, et vous ait choisi, Monsieur, pour vous le confier.

Protéger et encourager la Science, d'où jaillira sans doute une nouvelle conception de l'homme, que ses victoires sur les deux infinis auront grandi à l'infini. Mais aussi encourager la passion de l'action désintéressée, qu'aucune technique n'amplifiera, la force d'âme, la religion du beau, l'art de sourire jusque dans la mort.

*
* * *

Mais quelle peut être la place de nos instituts dans ce monde nouveau du xx⁰³[sic] siècle ? Nous sommes des antennes de la Métropole, où doivent paraître les progrès

¹ Soulignement utilisé dans le texte à la place de l'italique.

² Titre non souligné dans le texte.

³ Lire « xx^e siècle » (exposant différent).



réalisés. Mais par ces antennes aussi passent la ferveur du cœur et le rayonnement de la spiritualité française. La Grèce, vieux pays où est née la Sagesse, attend de la France l'équilibre entre les réalisations prodigieuses de la Science actuelle et les valeurs anciennes, qui semblent parfois périmées. Mais la Grèce, que préoccupent les progrès gigantesques accomplis ailleurs, croit toujours à la primauté de la mesure. L'Institut Français d'Athènes continuera d'avoir pour tâche d'être le trait d'union entre deux pays d'une haute culture, de servir l'un et l'autre, et de diffuser les messages les plus beaux de leurs poètes, de leurs savants comme de leurs artistes, étant en mesure de faire connaître, grâce à ses remarquables équipes de travail, comme celles que vous voyez réunies aujourd'hui devant vous, toutes les réalisations utiles et bienfaisantes de la France et de la Grèce.

Ainsi, poursuivant sa mission première qui date de plus de cent ans, et qui lui a été confiée il y a plus d'un demi siècle¹ [sic], notre Institut, sensible l'actualité du xx^o siècle² [sic], sera lui aussi, dans la mesure où sa place le lui permet, dépositaire de la culture, « héritage de la noblesse du monde ».

J'achève. Cette dernière définition est de vous. Mais c'est encore chez vous que j'ai retrouvé la merveilleuse évocation de l'Iliade, où je vois, à mon tour, un symbole. La culture, pour laquelle nous continuerons sans cesse de lutter n'est-elle pas comme cette merveilleuse Hélène que les vieillards de Troie voyaient passer sur le rempart, et sur les pas de laquelle ils murmuraient : « Il est juste que les hommes combattent pour elle, car elle est très belle... »

*
* * *

C'est dans cet esprit d'étroite communion que nous vous prions, Monsieur le Ministre, de bien vouloir assurer le Président de la République, dont la Grèce admire la grande figure, du total dévouement de toute l'équipe de l'Institut Français d'Athènes, dans tous ses domaines d'activité et dans toutes les villes où il affirme sa présence à la cause spirituelle des deux pays représentés dans cette salle, la France et la Grèce.

¹ Lire « demi-siècle » (avec trait d'union).

² Lire « xx^e siècle » (exposant différent).

**Allocution de M. CANELLOPOULOS,
Vice-président du Conseil**

Mon très cher Ami Monsieur Merlier,

Vous m'avez donné la parole en croyant que je pourrais, sans avoir préparé mon discours, donner une réponse à tout ce que vous avez dit, une réponse qui pourrait être considérée, au moins du point de vue du style français, une réponse exacte.

Malheureusement mon français est pauvre. Il y a des élèves, il y a certainement des élèves de l'Institut qui parlent beaucoup mieux que moi votre langue. Votre langue non seulement est belle, mais, permettez-moi de le dire d'une façon tout à fait ouverte, elle est aussi la langue par excellence (applaudissements).

Vous avez exposé, mon Cher Ami, en quelques mots l'œuvre de l'Institut Français. Je dois vous dire, j'espère que vous le savez, sans avoir besoin de l'entendre, que je n'avais pas besoin de votre exposé pour savoir combien grande est l'œuvre accomplie par cet Institut Français, qui est en même temps un Institut dévoué à l'esprit français et à l'esprit grec.

Si je ne me trompe, cette synthèse de l'esprit français de l'esprit grec est tout à fait naturelle. Nous admirons l'œuvre de l'Institut Français. Permettez-moi de dire que j'admire votre œuvre, Cher Ami, l'œuvre de Madame Merlier, l'œuvre de Monsieur Millieux (applaudissements prolongés), et de tous ceux dont je ne pourrais pas dire tous les noms, et qui ont contribué au grand succès de l'Institut Français (applaudissements).

Monsieur l'Ambassadeur, permettez-moi maintenant d'adresser la parole au Ministre d'État, Monsieur Malraux, dont la présence ici à Athènes est une présence d'un symbolisme extraordinaire. Il y a deux jours, mon Ami et Collègue, Monsieur Constantin Tsatsos, vous a salué, Monsieur le Ministre, devant l'Acropole, dans un style à la fois français et hellénique. Si j'essayais d'imiter l'exemple de mon ami M. Tsatsos, je crois que cela aboutirait à un échec.

Je voudrais seulement souligner tout ce que M. Tsatsos a dit en vous adressant la parole, et dire combien nous admirons en votre personne la synthèse de l'action et de la pensée. C'est une tradition purement grecque, c'est une tradition de la ville d'Athènes, cette synthèse de l'action et de la pensée, depuis Solon ; et la France, héritière de la Grèce antique, a plusieurs fois montré au monde la possibilité effective de cette synthèse (applaudissements).

À la tête de la France se trouve aujourd'hui un grand homme, le Général de Gaulle, qui incarne cette synthèse d'une façon unique (vifs applaudissements). J'ai eu, Monsieur le Ministre, la grande chance de faire la connaissance de votre grand chef pendant la guerre, après avoir quitté, ou plutôt après m'être évadé de Grèce en 1942, en assumant au Moyen-Orient les mêmes responsabilités que j'assume aujourd'hui, de Vice-président du Conseil et aussi de Ministre de la Défense. J'ai eu la chance de voir pour la première fois votre grand chef quelques jours après la bataille glorieuse de Bir-Hakeim¹. J'avais été, j'étais allé dans le désert lorsque la glorieuse brigade sous le commandement du Général Koenig rentrait : ce n'était pas une retraite, c'était

¹ « Bir-Hakeim » avec trait d'union dans l'original ; la forme correcte est sans trait d'union.



l'entrée de cette brigade dans l'histoire, dans l'éternité. J'ai eu la chance de parler avec le Général de Gaulle au mois de Juillet [sic] 1942, au Caire, et plusieurs fois encore après cette première rencontre. Je n'oublierai jamais les conversations que j'ai eues avec lui à Londres lorsque, pour quelques jours, j'ai été obligé de quitter le Caire pour y aller au mois de janvier 1943. Et je puis vous dire à vous tous, Mesdames et Messieurs, que l'homme qui est à la tête de la France était déjà grand (applaudissements). Dans un moment très critique, quelques jours avant son départ de Londres pour Casablanca – c'était là un moment critique pour les relations entre la France Libre et les États-Unis d'Amérique – il m'a parlé d'une façon qui montrait la grandeur de l'homme, mais aussi la force prophétique de son esprit (applaudissements prolongés). Le Général de Gaulle ne pouvait que choisir un homme comme vous, un homme créé de la même matière (vifs applaudissements), un homme qui, comme le Général de Gaulle, incarne, ainsi que je viens de le dire, la synthèse de l'action et de l'esprit (applaudissements nourris).

Nous sommes très heureux de vous avoir ici en Grèce ; nous sommes fiers de pouvoir vous adresser des paroles de solidarité spirituelle et morale absolue, et d'adresser de telles paroles, par l'intermédiaire de votre grand esprit, à votre Peuple, à la France (très vifs applaudissements).

Allocution de Monsieur Constantin TSATSOS
Ministre à la Présidence du Conseil

Monsieur le Ministre,

Votre visite en Grèce n'aurait pas été complète si vous n'aviez pas assisté à la séance d'aujourd'hui. Vous êtes chez vous ici, mais nous sommes chez nous aussi (sourires et applaudissements). Il s'agit d'une école, Il s'agit d'un Institut, d'un centre d'études. Il s'agit d'un bastion pour les idées que vous défendez et que nous défendons (applaudissements). Hier, à deux reprises, vous avez eu la bonté de m'expliquer vos idées sur les relations culturelles entre la France et les autres pays, notamment la Grèce. Je désirais, disiez-vous, c'était là votre idée, votre pensée, que ces relations soient toujours mises sur un pied d'égalité, qu'elles se fondent sur un esprit de coopération, de collaboration, et qu'elles soient très loin de cette idée d'infiltration intellectuelle de la France dans d'autres pays et d'une façon unilatérale (applaudissements).

Monsieur le Ministre, permettez-moi de vous dire que l'Institut Français est un précurseur de vos idées (applaudissements chaleureux). Nous avons ici à l'Institut dans lequel il y a une collaboration fructueuse des deux côtés, et je pourrais dire, sur deux plans, qui sont également nôtres. Il y a le côté école : les Grecs ont besoin d'apprendre des langues étrangères, c'est un petit peuple, il doit connaître des langues étrangères ; il veut apprendre le français, et il trouve ici les moyens les plus appropriés – les meilleurs moyens d'apprendre un bon français par des méthodes que je crois les meilleures. Et je parle de la langue française en premier lieu parce que c'est une langue universelle, et tout le monde a besoin de connaître une langue universelle. Mais en plus, ce qui m'intéresse beaucoup plus, parce que j'ai suivi un peu les activités de votre Institut, j'aime à voir la jeunesse grecque apprendre et étudier une langue cristallisée. Nous sommes une langue moderne, elle n'est pas une langue cristallisée, et comme elle n'est pas cristallisée, très souvent, il y a chez nous un manque de discipline et de style. Chacun écrit un peu à sa façon. Quand on est un grand écrivain, cette liberté, c'est un avantage ; quand on est un simple mortel, c'est un danger. Or, nous sommes ici de simples mortels, qui pouvons, qui désirons, qui sommes très heureux de constater que l'enseignement sévère, discipliné, précis, d'un style fini, complètement fini et cristallisé, c'est quelque chose qui apprend aux Grecs, au-delà de la langue française, qui leur apprend à bien parler, à bien écrire, dans toutes les langues, et cela est très important (très vifs applaudissements).

Il ne s'agit pas seulement de la langue, d'ailleurs. Ici ce n'est pas une école, d'ailleurs vous le sentez, ce n'est pas un esprit d'école, c'est un centre intellectuel.

Je crois que c'est la première fois que vous venez ici, mais moi, je suis hanté de souvenirs : il y a quelques temps Camus était ici, il y a de longues années, Jules Romains, André Siegfried. Nous avons toujours eu ici des oiseaux de passage, et c'étaient des aigles (très vifs applaudissements). Les premières visites avaient lieu dans un édifice bien plus modeste, n'est-ce pas, Monsieur Merlier ? C'est dans cet édifice qu'il y a eu des rapprochements entre intellectuels Grecs et intellectuels Français. Et, permettez-moi de vous dire que, malgré de nombreuses rivalités, d'ailleurs des rivalités que je respecte, c'est toujours l'Institut Français qui a su avoir



le pas sur tous les efforts des relations culturelles qui ont eu lieu en Grèce depuis de longues années (applaudissements). La guerre a passé, les situations politiques ont changé. La France a traversé des moments tragiques. Il est fatal que l'évolution des événements politiques ait eu une certaine influence sur les relations des deux peuples. Elle a eu une influence sur le prestige de chaque pays dans d'autres pays. Je dois vous dire que le prestige de la France ne s'est jamais, n'a jamais changé, n'a jamais diminué, et ceci grâce à la force spirituelle dont cet Institut est muni (vifs applaudissements).

Et nous voilà maintenant devant cette France de de Gaulle. Comme je vous l'ai dit il y a deux jours, cette France inspire la confiance, et, permettez-moi de vous le dire, augmente notre fierté même, parce que, au-delà du fait que nous sommes Grecs, nous sommes Européens. Nous appartenons à ce monde. Nous sommes toujours fiers de voir une nation européenne, une nation amie telle que la France, s'épanouir de nouveau, comme elle s'épanouit et comme elle va s'épanouir, grâce à cette force immense de tout le peuple français, à la tête duquel se trouve aujourd'hui le Général de Gaulle (applaudissements).

Ce qui a été réalisé dans des moments si difficiles par cet Institut doit redoubler de grandeur et de force au moment où le centre de rayonnement français devient si grand et si important en France même.

Monsieur le Ministre, je vous connaissais depuis très longtemps par vos livres. Ce n'est pas pour vous dire quelque chose de méchant, mais chacun de nous, ce qu'il y a de mieux en nous, se trouve et reste dans nos livres (sourires). Nous savons que vous n'appartenez pas au monde politique de la routine. Vous êtes, vous dépassez, vous débordez ce qu'on appelle le concept d'un homme politique. Vous êtes une personnalité universelle.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, et qui est intéressant aujourd'hui, c'est que vous êtes la meilleure expression de cette nouvelle France vers laquelle se tournent tous nos espoirs (applaudissements).

Mon cher ami, mon vieil ami, mon très vieil ami, hélas ! M. Canelopoulos, a dit que vous êtes la synthèse de l'action et de l'esprit. Eh bien ! oui¹ [sic], il y a en vous une synthèse de l'action – action héroïque – et d'une vie intellectuelle et spirituelle de premier ordre. Mais il y a aussi une synthèse dans votre gouvernement : c'est la synthèse de de Gaulle et d'André Malraux (très vifs applaudissements).

¹ Graphie « oui » en minuscules dans l'original, bien qu'une majuscule soit attendue après un point d'exclamation.

**Allocution de Monsieur André MALRAUX,
Ministre d'État
de la République Française.**

Je remercie les membres du Gouvernement Grec qui sont ici, non pas tellement d'être ici, parce que, enfin, il y a beaucoup de membres de beaucoup de Gouvernements dans beaucoup d'Instituts, mais d'avoir réussi cette chose étonnante, de nous donner en 48 heures le sentiment que nous y étions ensemble dans l'amitié. Nous venons de nous dire chacun : « Vous êtes chez l'autre, mais vous êtes aussi chez vous (sourires). » Eh ! bien, je crois, Mesdames et Messieurs, que nous ne sommes peut-être pas seulement en Grèce, peut-être pas seulement en France, mais que nous sommes très certainement dans un des lieux dont s'honore le monde, et qui s'appelle la fraternité (applaudissements très nourris).

Monsieur le Directeur, quelle étrange vocation que la nôtre ! Tout à l'heure, vous avez cité le passage d'Homère, et du fond de cette salle une rumeur de ces jeunes filles, presque semblable s'est élevée. Les femmes de jadis, vous connaissez le vrai passage, les femmes de jadis murmuraient pendant qu'helène¹ [sic] passait en silence sur le rempart de Troie, et l'on n'entendait que la rumeur des femmes et le bruit des lances sur les boucliers. Après tout, on n'entend pas encore le bruit des lances sur les boucliers ; ce que nous avons entendu tout à l'heure, c'était bien aussi la rumeur semblable à celle des femmes de Troie, parce que ce qui venait de passer c'était notre souvenir de la beauté. Voyez-vous, cet Institut a pour moi deux grands honneurs. C'est ici qu'en français, lorsqu'il s'agit du passage de la femme qui a symbolisé la beauté pour le monde pendant des siècles, c'est ici qu'en français s'est élevée de nouveau cette rumeur, en présence de quelques femmes dont on a cité les noms, et qui représentent quelques unes² [sic] des plus grandes figures grecques, et qui sont, elles aussi, ici (applaudissements).

Professeurs, qui avez permis cela pendant tant d'années et souvent dans des conditions difficiles, si on ne vous l'a pas dit encore, eh ! bien, qu'on vous le dise enfin par ma voix : aujourd'hui, la France vous remercie (vifs applaudissements).

Ce que nous voulons faire, Monsieur le Ministre Tsatsos l'a dit tout à l'heure. Je n'y reviendrai pas ; je n'y ajouterai qu'un point. J'ai dit que je croyais indispensable que la France reprenne sa grande puissance d'accueil d'autrefois. C'est que, s'il est bon que l'Institut existe, il est bon qu'à Paris il y ait, d'ici deux ou trois ans, pendant un certain nombre de mois, une maison grecque, quelque nom qu'on lui donne, dans laquelle tout ce qui signifie quelque chose en Grèce, dans l'ordre de l'Art, dans l'ordre de l'Espoir, dans l'ordre de l'Esprit, soit transposé, proposé aux Français et que les Français de Paris connaissent ce qui se passe en Grèce, sur le plan des réalisations, sur le plan de l'espoir (applaudissements très nourris). Mais ce n'est qu'un commencement, et nous sommes dans un monde de commencement. Avant-hier, lorsque j'écoutais ce spectacle « Son et Lumière » qui est fait de toutes vos gloires, je pensais qu'il y avait un malentendu, et que nous n'étions pas du tout en face d'une

¹ Le texte original donne « helène » avec une minuscule. Il faut lire « Hélène ».

² Lire « quelques-unes » (avec trait d'union).



réalisation tellement élaborée – elle l’était, bien entendu, quant aux résultats techniques – mais, au contraire, en face d’un départ. Et que, dans 5 ou 6 ans, ce spectacle, devenu grec, deviendrait l’œuvre d’un poète grec, d’une seule personne et non plus de cinq cents techniciens, qui, alors, seraient au service d’un poète. Et qu’alors, dans la nuit que nous avons connue, lorsque s’élèverait¹ [sic] le chœur² [sic] de la voix des morts, il y aurait la puissance d’un poète véritable, avec la voix unique des femmes qui répondrait de l’Acropole ou de l’autre bout de l’horizon. Et tout ce qui est encore élémentaire deviendrait alors une œuvre véritable. Et qu’un moyen d’expression prodigieux serait mis au service des hommes. De même que peut-être dans quelques années un de vos grands poètes redonnera la vie véritable de la Grèce à vos voix mortes, de même dans quelques années puisse venir l’une de vous, Mesdemoiselles qui m’écoutez aujourd’hui, devenue, comme le fut mon amie Gabriella³ [sic] Mistral, la grande poétesse de son pays ! Alors, puissé-je, moi, être la France, et l’accueillir en lui disant : « J’ai grande joie à te voir, jeune fille, parce que toi aussi, comme Hélène, tu es la Grèce. » Je lui prendrai les mains avec un peu d’ironie, et j’irai chercher la fleur d’un laurier qui pousse dans les Tuileries, et elle la rapportera à l’Institut d’Athènes (vifs applaudissements prolongés).

¹ Lire « s’élèverait » (avec l’accent grave sur le deuxième « e »)

² Lire « chœur » (avec ligature œ).

³ Le texte original mentionne « Gabriella Mistral » ; la forme correcte est « Gabriela Mistral ».

4. Archives de Constantin Tsatsos¹



Constantin Tsatsos et André Malraux
photo prise dans le journal *Kathimérini* [le quotidien] du 29 mai 1959

¹ Les articles de journaux ainsi que la photographie sont conservés dans les Archives de Constantin Tsatsos, à la Bibliothèque Gennadios de l'École Américaine d'Études Classiques (American School of Classical Studies at Athens/Αμερικανική Σχολή Κλασικών Σπουδών στην Αθήνα, Τμήμα Αρχείων, Αρχείο Κωνσταντίνου Τσάτσου/École américaine d'Études Classiques à Athènes, Département des Archives, Fonds Constantin Tsatsos), CIT/Box/064/F1. Ils sont reproduits ici avec l'aimable autorisation des Archives de la Bibliothèque Gennadios, ainsi que de la famille de Constantin et de Jeanne Tsatsos. Qu'elles soient ici remerciées : Dr Natalia Vogeikoff-Brogan, Doreen Canaday Spitzer et Directrice des archives de l'École Américaine d'Études Classiques à Athènes, Dr Leda Costaki, archiviste et archéologue au sein du Département des archives, ainsi que Madame Despina Tsatsou-Mylonas et Madame Elli Mylonas, fille et petite-fille respectivement de Constantin et Jeanne Tsatsos, pour leur aimable autorisation de reproduction des extraits de journaux.

Noëma

LE FIGARO LITTÉRAIRE - 6 juin 1959

LE FIGARO LITTÉRAIRE — SAMEDI 6 JUIN 1959

EN GRÈCE, AVEC MALRAUX

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

On lui a dit tout de suite, dès l'Acropole, pourquoi on l'attendait : dans un français impeccable, avec une émouvante noblesse de ton, le ministre grec à la présidence du Conseil, M. Constantin Tsiros, dont le visage brille d'intelligence, n'a pas manqué de saluer le ministre écrivain venu de France par ces mots rares :

— Soyez le bienvenu dans VOTRE Patrie, parce que homme de pensée... Soyez le bienvenu dans votre Patrie, parce que Français dépositaire du merveilleux patrimoine légué par les siècles, soyez le bienvenu dans votre Patrie, parce que André Malraux...

C'est bien parce qu'André Malraux est lui-même que les Grecs disent qu'il est ici chez lui.

Et qu'en se hâtant ce soir pour l'entendre à l'Ecole française d'Athènes,

En montant la rue qui mène à l'une des plus vieilles et des plus belles maisons de la France en Grèce, des amis grecs me disent :

— Vous savez que le discours de Malraux a fait une impression terrible. Jamais on ne nous avait parlé ainsi, dans cette langue, avec ce ton, ce souffle.

Un autre reprend :

— Et surtout il a développé tous les thèmes qui nous touchent : la Grèce non seulement éternelle, mais vivante ; la communion de la France et de la Grèce dans le fanatisme de la Liberté, dans la résistance contre la tyrannie. Ah ! celle phrase : « Lorsque le dernier fusil de la Résistance grecque s'est cassé au sol sur lequel il allait poser sa première nuit de mort, il est tombé sur la terre où était né le plus noble et le plus ancien des refuges humains, sous les mêmes étoiles qui avaient veillé les morts de Sélasmine. Nous avons appris dans le sang la même vérité... » Cette vérité, c'est qu'entre toutes les valeurs de l'esprit les plus féroces sont celles qui naissent de la communion et du courage. »

Une jeune femme au beau sourire ajoute :

— Comme c'est bien dit, comme il fallait le dire... Savez-vous que la traduction grecque intégrale du discours de Malraux est déjà distribuée dans les écoles, en texte d'étude ?

... C'est vrai que la présence d'André Malraux a créé à Athènes durant ces quatre jours une sorte d'excitation intellectuelle où, de toutes parts dans les cercles de la ville, l'on discute Culture, Art et Langage... Nous voici à l'entrée du beau jardin de l'Ecole française d'Athènes. Il est six heures du soir. Ce n'est plus la grande chaleur, et pas encore le crépuscule, une heure divine, une clarté à la mesure humaine, la rumeur de l'été d'une petite foule choisie d'invités qui accueillent l'homme venu de France, venu ici pour écouter l'artiste, l'interroger avec ferveur. Sur la façade de l'école flotte le drapeau



Sur l'Esplanade d'Athènes, de gauche à droite, M. Constantine Tsiros, ministre grec à la présidence du Conseil, écoute André Malraux lui contenter une histoire devant l'ambassadeur de France à Athènes, M. de Chabrolles ; derrière le ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles M. Jouard, secrétaire général du ministère, et, à droite, M. Philon, ambassadeur de Grèce à Paris.

(Photo Robert de Segonzac)

aux attaché à la découverte de l'Art byzantin ?...

Comme ces minutes sont étranges et belles !

Malraux parle d'abondance, révèle tout laid dans son domaine devant la salle qui retient son souffle ; la parole retrouve ici, en style parlé, l'état des grands courages. D'un vaste coup d'ailleurs l'écriture fait la synthèse de toutes les découvertes humaines qui ne cessent pas. Il montre comme l'Art moderne prend naissance dans l'Art le plus ancien. Il dit :

— L'Art moderne commence à tel ou tel nom. Cézanne ou Monet, mais je pense qu'il commence à un tableau très déterminé. Ce tableau c'est Olympia. Tous le connaissent tous. Tous l'admirent. Eh bien ! lorsque Olympia fut exposée car il fallait protéger le chef-d'œuvre par la police.

Silence surpeins dans la salle...

— C'est vrai, reprend Malraux, jamais en Europe on n'avait pu protéger un tableau. N'est-il pas extraordinaire qu'une faute se soit pénétrée sur ce tableau pour le sauver ? Le plus étonnant pour nous n'est pas le génie de Monet,

des tableaux. A New York, l'exposition Van Gogh rassemble huit cent mille visiteurs. Quant à l'extraordinaire passion qui égarera Picasso, elle tient évidemment au mélange curieux entre la part de communication qu'on a avec son art et la part de mystère. Sa gloire ne sera certes pas de même nature si tous la comprennent comme le comprennent les peintres. Peut-être, que Picasso soit plus célèbre d'un bout à l'autre du monde que ne l'a été, que ne l'est Raphaël, c'est tout de même un phénomène étrange ! Nous sommes donc en face de la découverte par notre civilisation de nouveaux rationalistes.

Et voici la péroraison :

C'est notre siècle qui a redécouvert l'Art médiéval, comme il est en train de découvrir l'Art de l'Extrême-Orient, comme nous découvrons tous les arts de l'Orient, tous ceux même que le génie grec avait rejetté dans la nuit. Nous découvrons tous ces témoignages sans y attacher la significative religiosité qu'ils possèdent. Nous les admirons comme des œuvres d'Art. Il y a en nous un

domaine mystérieux où les grandes figures d'Elara, d'Elephanta, rejoignent la figure grecque de la Coré boudante qui est à l'Acropole. Quel est donc ce domaine ? Nous l'ignorons encore, mais c'est l'objet de notre étude future.

Tout se passe en définitive comme si les religions n'étaient pas autre chose que les lieux successifs d'une immense magie et comme si cette magie mystérieuse ne nous avait transmis que par la communion des œuvres d'Art.

Longtemps encore on parle sous la lampe qui décline, tandis qu'André Malraux, ministre, s'est discrètement éclipsé vers un dîner politique, ou bien la réception du jeune prince régent, le diadoque Constantin.

Professeurs, qui avec persévérance pendant tout d'années, souvent dans des conditions difficiles, si on ne vous l'a pas dit encore, éduquaient l'art en France pour aujourd'hui, la France vous remercie.

Ovation, et quand Malraux déclare que la France veut reprendre sa grande puissance d'accueil, il faut que Paris saache ce qui se passe en Grèce sur le plan de l'Art, de la jeunesse et de l'espoir.

La voix de Malraux se fait à présent presque tendre, partant à toute cette jeunesse dont les yeux brillent de plaisir et qu'il sait aussi ainsi : — Dans quelques années, je souhaite, mesdemoiselles qui m'écoutez aujourd'hui, que l'une de vous soit devenue, comme le fut chez elle ma mère Gabrielle Mistral, la grande poétesse de son pays. Je ferai alors l'accès à mon nom de la France et l'aurai dit : « J'ai

Noëma

Le vent plus la grande œuvre, et pas encore le crépuscule, une tiédeur divine, une clarté à la mesure humaine, la ruse de l'âme d'une petite île chassée d'invités qui accueillent l'homme venu de France, venu ici pour écouter l'artiste, l'interroger avec force, sur la façade de l'école flotte le drapeau tricolore au-dessus d'une Marianne française au profil de Pallas Athéna...

Georges Daut, l'éminent directeur de l'illustre maison où des générations d'archéologues français aident la Grèce dans son héritage, Georges Daut accueille le ministre dans une petite salle ensoleillée, tandis que le soleil et quelques oiseaux d'oiseaux entrent par les baies. On sent Malraux ému de cette confiance, de cette attente qui entoure l'auteur des *Vœux de silence*, du *Musée impérial*, de *La Métamorphose des dieux*. Quelles questions va-t-on lui poser ? D'abord l'une de celles qui préoccupent surtout tous les savants français et grecs de l'archéologie :

— Quelle importance André Mal-

Silence surprise dans la salle... — C'est vrai, reprend Malraux, jamais en Europe on n'avait pu protéger un tableau. N'est-il pas extraordinaire qu'un faute se soit produite sur ce tableau pour le laisser ? Le plus étonnant pour nous n'est pas le génie de Monet, mais que ce ce parmi d'autres ait porté en lui une puissance magistrale qui crée la colère.

Et Malraux précise :

— Lorsque Monet fit Olympia, il se réfugia au même domaine lorsque que les sceptiques soudrirent et que les peintres lyriques lui. Le petit commun est que, à Syracuse comme chez Monet, la forme est l'expression de quelque chose qui résisterait pas sans elle, qu'elle a nécessité de créer son monde suppose nécessaire. L'importance capitale de la découverte de l'Art byzantin, c'est d'avoir apporté au monde occidental la révélation de la liberté de la peinture. Tous les problèmes de l'Art moderne tiennent en une seule phrase : la liberté de la peinture.

< A travers cinq millénaires... >

Le public écoute, est homme d'Etat parler du mystère de l'Art, de la liberté, du grand mouvement qui vient du fond des âges. Comment ne lui poseraient-on pas ici, dans cette école, la plus cruciale des questions ?

— Pensez-vous que l'archéologue soit un réinventeur de valeurs mortes, qu'il soit en somme l'exécuteur testamentaire des civilisations disparues et mortelles ?

El Malraux s'élançait de nouveau :

— Le rôle de l'archéologue est un rôle de suggestion. C'est moi qui interroge. Ces phénomènes centraux de la Culture qui est en train de naître est l'extraordinaire puissance d'interrogation qu'appelle la civilisation. Il y avait une histoire confuse, que l'on peut interpréter comme on voudra, qui consistait toujours à expliquer comment l'homme était arrivé de l'origine à l'homme d'aujourd'hui. Mais à partir du moment où l'histoire est devenue celle de civilisations distinctes, à partir du moment où est née l'histoire discontinue, il n'y a plus d'histoire de l'humanité en tant que développement humain, il y a une interrogation fondamentale sur la nature humaine. L'archéologue nous apporte, avec la précision de ses leçons et de ses disciplines, un certain nombre d'essentiels questions qui nous forcent à comprendre que les plus hautes valeurs humaines peuvent se développer en vase clos, en constituant leur propre histoire. Les œuvres antiques vivent d'une vie étrange, absolument irréductible à toute autre ; elles ne sont pas enfermées dans leur cœur comme les œuvres modernes elles vivent pourtant dans un présent actualisé qui nous offre à la fois des ressources d'aujourd'hui. Si bien qu'à travers l'Art, l'ensemble de la plus grande recherche humaine nous est en permanence augmentée comme une question. Nous sommes confrontés à nous demander quel est l'élément fondamental qui fait qu'un sculpteur aurait depuis cinq millénaires, qui n'avait avec nous mal senti, continué, ni sur la vie, ni sur l'amour, ni sur la mort, traversé pourtant cinq millénaires, par ses rires taillés, avec la même force que l'assuré merteuil.

Un monde fondé sur cette autre ouïe, celle de l'Art : André Malraux va conclure, en rappelant des faits.

— Souvenez-vous... A Teckpo, il y a deux ans, deux millions de visiteurs se sont rendus à la grande exposition d'Art français. Jamais aucune civilisation n'avait vu deux millions d'hommes passer devant des faits.

arts de l'Orient, tous ceux même que le génie grec avait rejettés dans la nuit. Nous découvrons tous ces témoignages sans y attacher la significative religiosité qu'ils avaient. Nous les admirons comme des œuvres d'Art. Il y a en nous un

longtemps encore en partie sous la banlieue qui decline, tandis qu'André Malraux, ministre, s'est discrètement éclipsé vers un dîner politique, ou bien la réception du beau prince régent, le diadoque Constantin.

< Quand Hélène passait... >

Samedi 30 mai,

Changement de décor, mais toujours dans la même atmosphère d'affection, de respect enthousiaste. Nous voici ce matin à l'autre et aussi, glorieuse maison de France, l'Institut français d'Athènes qu'animent depuis plus de trente ans, de toute leur foi, Octave Merlier et sa femme, Melpo Merlier, assistés comme directeur d'études de Roger Millot. C'est ici le plus solide bastion de la culture et de l'enseignement français en Grèce, une maison où la Grèce et la France commandent dans les mêmes valeurs. Merlier et Millot, parfaits connaisseurs de la littérature grecque moderne, ont rassemblé des milliers d'élèves grecs qui apprennent le français, formé des professeurs, organisent des expositions, dont l'exposition consacrée au grand poète national grec Solomos qui rassemble vingt-cinq mille visiteurs.

Avec André Malraux nous visitons les salles et les galeries pleines de clarté et de confort du bel Institut dont les Grecs sont aussi fiers que les Français. Nous admirons l'imprimerie où l'Institut édite en grec et en français livres, brochures, revues. Tout à coup nous voici dans la plus belle éclairure lumineuse : une salle bondée, vibrante, joyeuse, où Octave Merlier a rassemblé des étudiants et des étudiantes, des professeurs grecs, l'élite intellectuelle. En quelques mots, le directeur de l'Institut remercie le ministre et l'écrivain, évoque les gloires communes de la Grèce et de la France, fait passer, comme symbole de bonté, le fameux tableau d'Athènes dont les hommes disaient : « Il est juste de mourir pour elle, elle est si belle ! »

Quelques mots ensuite de M. Calliopoulos, vice-président du Conseil, qui exalte la synthèse de l'action et de la pensée qu'on trouve en Grèce et en France, rappelle sa rencontre avec de Gaulle quelques jours après la bataille de Bir-Hakeim. L'enthousiasme monte dans la salle, quand M. Tsatsas dit les mérites de la langue française, « la langue par excellence », se difficile de voir à l'Institut tant de Grecs apprendre une leçon de style, de discipline, et crient à l'adresse de Malraux :

— Vous êtes la meilleure expression de cette nouvelle France vers laquelle se tournent tous nos espoirs. Oui, il y a dans votre vie une synthèse de l'action et de l'esprit. Mais il y a une autre synthèse dans la République française d'aujourd'hui : c'est la synthèse de Charles de Gaulle et d'André Malraux.

C'est maintenant que nous allons entendre les dernières paroles officielles de Malraux à la Grèce, et peut-être les plus familièrement envoûtantes :

Il dit, dans les sources d'amitié de tous et de toutes :

— Nous ne cessons de nous dire les uns aux autres : vous êtes chez

de plaisir et je l'aurai dans moins de deux.

— Dans quelques années, je souhaiterai, mesdemoiselles, qui écouterai aujourd'hui, que l'une de vous soit devenue, comme le fut chez elle aussi avec Gabriella Mistral, la grande poétesse de son pays. Je ferai alors écrire au nom de la France et lui dire : « Tu grande voix te voit, jeune fille, parce que ton amie, comme Hélène, tu es la Grèce, » de lui prendre la main et, m'excusant de n'avoir pas tel prétendu fleur si belles que chez vous, ferais tout ce que chercherai la fleur d'un tourier qui poussera sur Tailleres. Elle le rapportera à l'Institut français d'Athènes.

C'est fini. C'est ainsi qu'il fallait finir, sur la chanson après la grande.

On va sur la terrasse. Dès l'Aéroplane semble s'enlever plus légère de son immobile socle quasi féodal. Dans Phocéa de l'Aéroplane, Malraux signe *L'Espoir. Le Condition humaine aux jeunes filles de la Grèce*.

Les heures passent plus vite que jamais. Dimanche matin, nous serons avec lui dans le musée de l'Aéroplane, l'écouter admirer sans relâche toutes ces formes et ces sourires subtils, ces titres de cheval qui font dire à Malraux : « C'est la Grèce qui a inventé le cheval comme ami », ces visages d'éphèbes, toutes ces Corés, dont la beauté qu'on retrouve. Et Athènes pense, penchée sur sa lance, première et dernière image de la Grèce que seul depuis des siècles un Français nommé Malraux fut admis à honorer dans cette ville unique sur l'Aéroplane.

Jacques-Olivier.

Noëma



Noëma

TEMPE DE LA VIERGE TUTELAIRE D'ATHENES, LE PARTHENON NOUS TRANSMET, A TRAVERS VINGT-CINQ SIECLES D'HISTOIRE, SON MESSAGE DE BEAUTE ET D'HARMONIE.



LES PROJECTEURS ACCUSENT LE CONTRASTE ENTRE LA DELICATESSA DE L'ERECHTEION ET LA MALE BEAUTE DU PARTHENON.

J'E viens de vivre une des aventures les plus émouvantes de mon existence.

A la limite du jour, j'étais parvenu au sommet d'une des collines en face de l'Acropole d'Athènes. De la ville montait la rumeur des hommes, plus sourde et plus feutrée à mesure que la nuit tissait, dans un frisson irréel, ses voiles autour du Parthénon.

Je ne suis pas un archéologue, ni un historien, ni un helléniste. Je sais lire à peine l'alphabet grec. Et pourtant ma gorge s'est serrée, et j'ai frissonné comme traversé par un souffle surnaturel, à mesure que le temple de la Vierge tutélaire d'Athènes s'enfonçait dans la nuit.

Comment expliquer ce qui m'arriva : j'étais au bord des formes. La beauté, l'immobile puissance de l'œuvre de Périclès sont si majestueuses, et si pures, et si simples à la fois dans leur pureté, que tout l'être humain est emporté par une invincible nostalgie. Entrevoyant soudain la source de toutes choses, on voudrait s'y dissoûdre...



EN FAISANT SURGIR DE LA NUIT L'ACROPOLE, GRACE A « SON ET LUMIÈRE », LA FRANCE A CRÉÉ L'ÉVÉNEMENT TOURISTIQUE MONDIAL DE 1959. A GAUCHE, LES PROPYLÉES, VESTIBULE DU PARTHENON.

Puis, brusquement, le Parthénon a resurgi des ténèbres. Crémusculaire d'abord, d'une éclatante blancheur ensuite, une lueur nouvelle l'a sculpté en haut-relief sur le ciel d'encre. Et de mon cœur, et du cœur des pèlerins assemblés autour de moi, jaillit un cri. Nous étions terrassés par la joie de cette résurrection.

Si je porte témoignage de l'événement, c'est que tous les Français doivent être fiers de cette résurrection, à un double titre. Par le son et par la lumière, des Français ont réussi, 25 siècles après son édification, à animer le monument immortel élevé à la beauté absolue. Par leur génie de l'invention, ils ont, en même temps, placé Athènes à quatre heures de Paris, grâce à la prodigieuse « Caravelle ».

La nation française, qui doit tant à la nation hellène, ne pourra s'acquitter mieux de sa dette millénaire.

Robert AESCHELMANN.

Photos Marcello PARADISO. (Voir en page 2 notre reportage)

Noëma

— Pourquoi, dit-il au prince Jean de Broglie, l'organisateur ne ferait-il pas la même chose à Athènes ?

Le rapport qu'il envoie dans sa capitale trouve des partisans enthousiastes et des détracteurs véhéments. Au bout d'un an de démarches vaines, contre-véhementes, échanges... « Athènes n'a pas, mission était confiée à l'Association pour la défense et la mise en valeur des Sites de France de faire surgir l'Acropole de la nuit quotidienne et du silence des silences. L'Office du Tourisme hellénique supervisait le contraire.

Le prince des vieilles pierres

Depuis quelques années, le prince Jean de Broglie, député de l'Île-de-France, président de l'Association, n'est donc plus tâche de restaurer les vieilles pierres en leur rendant vie. Dans des cadres prestigieux comme ceux du Roc Hellenion ou de Château-Gaillard, en Normandie, il monte ses festivals, huit mois de culture qui attirent grand concours de peuple. La réouverture permet d'entretenir le décor. L'événement fait aussi, et ce n'est pas là son moindre intérêt, prendre conscience aux autorités locales de la nécessité de veiller sur leur patrimoine.

La « mise en valeur » de l'Acropole élargit l'objectif de l'Association, qui devient international. Déjà un second projet existe, concernant l'île de Rhodes, dans l'archipel grec, et seraient les troubles du Moyen-Orient ont jusqu'ici empêché de réaliser.

ser les installations prévues en Syrie à Baalbek, l'ancienne Héliopolis phénicienne où se dressent les vestiges grandioses d'un temple du Soleil.

Athènes, Rhodes, île des chevaliers, Baalbek, des pierres magnifiques, l'histoire locale, qui se confond avec celle de la civilisation occidentale, transcrite par la merveille d'une technique spécifiquement française. Quel meilleur développement du rayonnement français se peut-il concevoir ?

Français ont été les premiers spectateurs Son et Lumière, et quand l'Italie, la Hollande, la Belgique veulent en réaliser, elles font appel à nos techniciens.

Ils sont une dizaine à avoir effectué le voyage d'Athènes. Quarante œuvres grecs les ont servis. Etude et réalisation sont l'œuvre de ceux qui avaient déjà installé le son et la lumière dans la cour des Invalides (réouverture du retour des cendres de l'Empereur), à Compiègne, à Caen, à Poitiers, à Vénissieux, à Savoie, à Lourdes, et maints lieux de Val de Loire, Charente, Aveyron, le Rôdeau, Tours, Lourdes.

Trente sites historiques d'Europe occidentale sont peuplés chaque nuit d'été par les voix de leurs « colonnes sonores ». À Athènes, la grande difficulté était de cacher aux spectateurs la ville, ses lumières et ses herbes.

— Pour nous, le filin d'appareillage le mieux à l'Acropole est le château de Fère dans l'Ardèche, décide le directeur du département Son et Lumière de la société française Phillips, M. Jolly. « Comme à Fère, nous

avons dé installé l'antenne réservée aux spectateurs relativement loin du théâtre romain, sur une autre colline. »

Un poids de 5 tonnes, l'antenne aux manettes est le chef d'orchestre du ballet humain. Il suit, sur un papier, un partition. Celle-ci lui indique, au fur et à mesure du déroulement de la bande magétique, les leviers à mouvoir.

Tout le son et sa distribution sont imprimer sur cette bande. De telles en-

seins, des pastilles métalliques, « son », au passage, assurent le branchement de tel ou tel haut-parleur, par l'intermédiaire de relais, système téléphone.

Un spectacle Son et Lumière, c'est le grand jeu de la musique et des voix, des regards et des ombres, versant au succès de l'imagination pour railler

à recréer les personnages. Le spectacle est de tous côtés, dans la salle et sur la scène. C'est un nouveau pas vers la materialisation de rêve, et l'on se demande si les mines des dieux grecs doivent, sur l'Acropole, trembler ou se réjouir d'être ainsi redécouverts.

MARTIN-CHAMPIER.

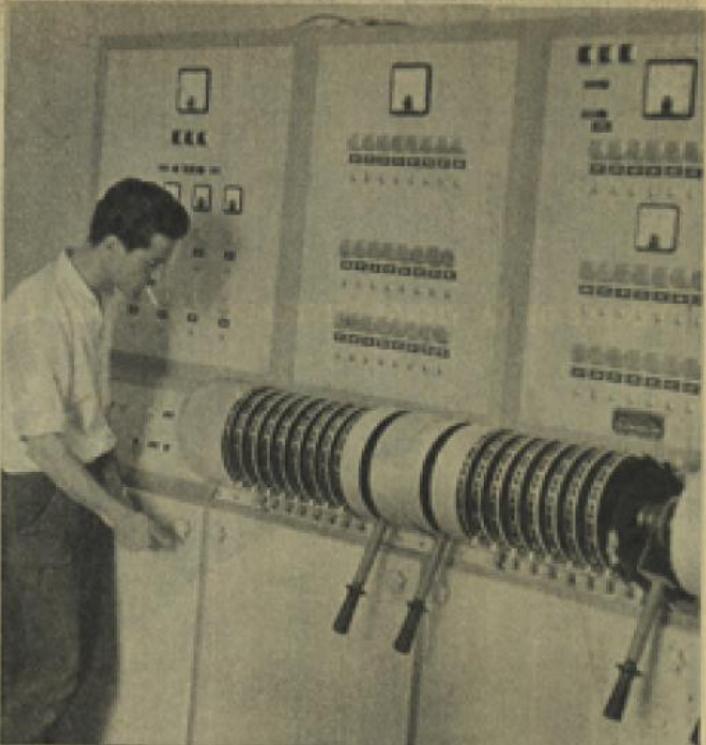
Le matériel est entièrement français

Cette colline est la Payne. Face à l'Acropole des temples, il y a vingt-cinq siècles, le peuple s'assemblait sur la Payne, quatre fois par mois, et délibérait, première démocratie directe. Une sorte d'amphithéâtre... qui ressemble assez à la Chambre des Députés», dit le député Jean de Broglie — peut contenir dix mille spectateurs.

Huit « colonnes sonores », réparties tout autour, y chantent la gloire du siècle de Pericles, l'âge d'or de la Grèce, tandis que sur l'Acropole jouent les hommes. Quarante minutes en grec, quarante minutes en français, deux jours sur trois ; le troisième jour est gréco-anglais. La place se peint en drachmes, environ 300 francs. Le spectacle a coûté 120 millions, il doit être amorti en deux ou trois ans.

Tout le matériel, fabriqué en France, a été embarqué à Marseille en mars et avril derniers, notamment sur les navires Ligurie et Lydia.

Côté lumineux, il est constitué par 50 tours de câbles, représentant la distance de Paris à Versailles, et 1200 sources lumineuses de différentes couleurs, réclamant une puissance électrique de 300.000 watts. Elles sont commandées par un « jeu d'orgues », d'ailleurs, initialement conçu à manu-



Ce tableau de commande permet de brancher instantanément sur le circuit Son et Lumière de l'Acropole le courant nécessaire qui suffirait à éclairer une ville française de grandeur moyenne.

Noëma

Images du Monde du 5 juin 1959

LE TEMPLE D'ATHÉNA
DANS LA LUMIÈRE
DES HOMMES



De notre envoyé spécial
Maurice Zalewski



Costantina Bleu, poulain blanche, après s'être incliné devant le régent et les princesses, d'une voix amplement scandée, André Malraux parle...

Le Parthénon qui, d'entre tous les monuments célèbres sortis de la main de l'homme, est le plus admirable, celui qui incarne par la masse de ses ruines, ce miracle grec qui demeure, au long des siècles, l'incarnation parfaite de l'équilibre, de l'harmonie et de la liberté, a reçu, face au monde dans la nuit du 29 mai, le vibrant et solennel hommage de la France. Et celle-ci s'était fait représenter par un homme dont l'œuvre et le caractère sont universellement reconnus et admirés : M. André Malraux, ministre

d'Etat, chargé des Affaires culturelles.

Car la culture française n'a garde d'oublier qu'elle est en demeuré fille de la Grèce, de l'Hellade immortelle et il convenait que cet attachement soit marqué par un hommage solennel.

En présence du diadoque Constantin, prince héritier de Grèce, qui, pour la première fois, présidait une cérémonie officielle accompagné de ses sœurs, les princesses Sophie et Irene, et des membres du gouvernement, M. André Malraux a donné au magnifique spectacle son et lu-

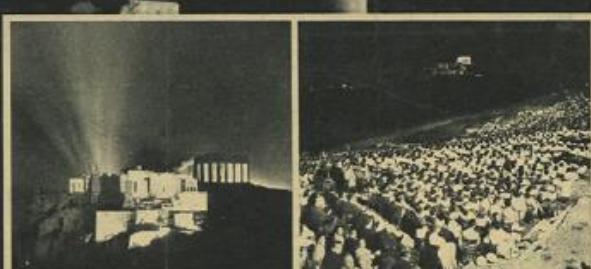
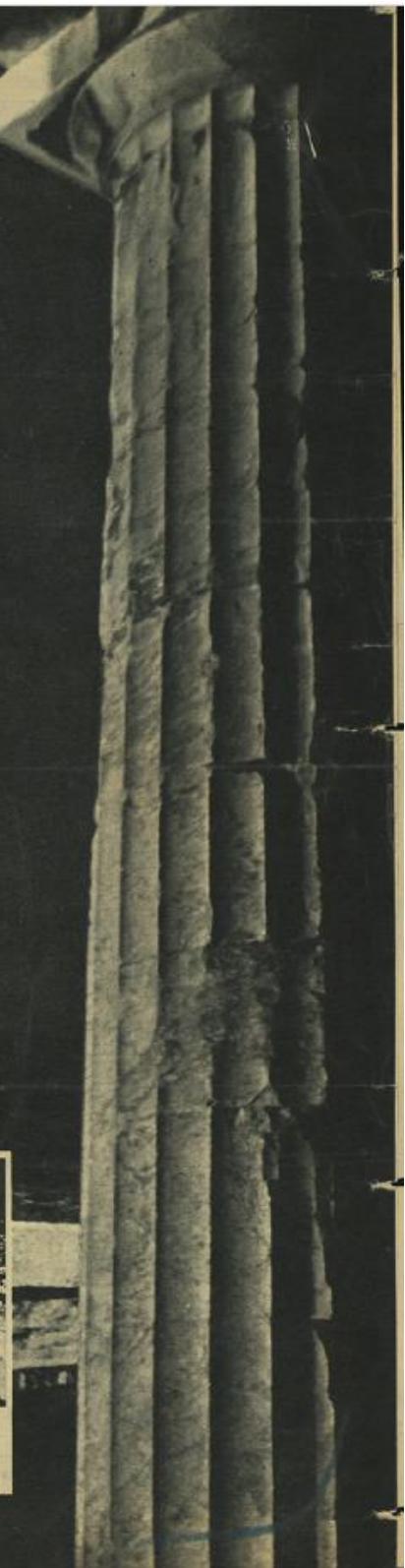


Le prince Constantin et ses sœurs, Sophie et Irene, à la rencontre d'André Malraux à qui le ministre grec, M. Tsatos a dit : « Soyez le bienvenu dans votre patrie. »

« La Grèce, comme la France, n'est jamais si grande que lorsqu'elle l'est pour tous les hommes et une Grèce secrète repose au cœur des hommes de l'Occident. »

« Nous avons appris la même vérité dans le même sang versé pour la même cause, au temps où les Grecs et les Français libres combattaient côté à côté, au temps où les hommes de mes maquis fabriquaient avec leurs mouchoirs des petits drapeaux grecs en l'honneur de nos victoires et où les villages de nos montagnes faisaient sonner les cloches pour la libération de Paris... »

André MALRAUX.



mière, son grand souffle lyrique. Et sa harangue aux périodes fortement cadencées, lancée du haut de la tribune de Démosthène, a marqué, comme un trait de feu sillonnant la nuit des hommes, cette communion du cœur et de l'esprit qui n'a cessé depuis l'Antiquité, de lier la terre des dieux et celle de nos pères.

On se sentait dominé par la présence d'Athéna, déesse de la sagesse, à la gloire de qui le Parthénon fut construit, au sein de l'Acropole et qu'évoquait, avec celot le texte d'André Castelot,

Pour réaliser cette aube nocturne : un jeu d'orgues de cinq tonnes, 1.200 projecteurs, 48 haut-parleurs, un courant de 6.600 volts.

2.500 mazins de notre océan de la Méditerranée assistent au fabuleux spectacle, rappelant que des Français et des Grecs ont combattu côté à côté en Egypte pour la liberté du monde.

Noëma

Article tiré du journal *France Observateur* du 23 juillet 1959



(Robert Descharnes.)

Danger de mort : haute tension.

ON demande une pythie, dans les antichambres de la Comédie-Française ou de l'Old Vic Theater, à Londres, de très anciennes actrices aux voix éteintes reprennent l'espoir de servir. Miraculeuse apotheose d'une carrière morte : échappé des bandes magnétiques, amplifié par les colonnes sonores de la stéréophonie, un hoquet haute-fidélité de sibylle folle grondera bientôt dans la pure nuit de Delphes, sous les murailles blanches du Parnasse. Pythie hellène pour les indigènes ; pythie britannique pour Américains pressés qui « font » Delphes en trois heures et l'Acropole en quarante minutes ; pythie galloise pour Wallons, Vaudois et Français de France.

O mes beaux Canadiens, mes Suisses, mes Bataves, vous tous, amateurs cultivés, applaudissez : en trente-sept minutes, en trois langues, et tous les soirs, sauf ceux de pleine lune, du printemps à l'automne, Delphes, mis à la question par d'éminents spécialistes, recrachera pour vous son histoire. Ce n'est pas un rêve, une fulguration de maniaque hollywoodien. Non, c'est un projet précis, solide, bien terrestre, fran-

comptes à demander à son compatriote et frère André Malraux sur le nouvel avatar que subit le rocher sacré. Du côté du gouvernement grec, en tout cas, il n'y a pas eu de résistance ! »

Neo, centre républicain : « Tout le monde demande que cesse cette insulte à l'Acropole par une compagnie française et avec la collaboration du gouvernement grec. »

Liberté : « Le ministre français, le célèbre écrivain André Malraux, a cité dans son discours la célèbre phrase lancée par Alexandre dans les déserts d'Orient : « O combien de fatigues, Athéniens, pour que je devienne digne de vos éloges ! ». Nous aurions souhaité que ceux qui ont organisé cette bizarre mascarade sur l'Acropole eussent pensé à ces paroles. Il se peut que les Athéniens d'aujourd'hui ne soient pas ceux du V^e siècle, mais il y a quelque chose de commun entre nos ancêtres et nous. Il aurait fallu sans doute bien d'autres fatigues pour que nous puissions seulement apprécier cette manifestation. »

BON. Ce spectacle, bizarrement présenté comme un « don culturel et technique » de la France à la Grèce, avait de quoi nous bouleverser d'orgueil : prouesse technique française, texte composé par un ancien ambassadeur de France à Athènes, idée française, conception française, exécution française. La version anglaise du spectacle ne comporte pas : elle est copiée, mot pour mot, sur la française et la traductrice est une vicomtesse de chez nous. Aux Grecs seulement, on n'a pas osé imposer notre vue des choses : le texte, à usage interne, est d'un académicien de là-haut.

Pourtant, chaque fois qu'un interrupteur, abattu dans la cabine de Philips, illumine de rouge ou d'orange le Parthénon, l'Erechthéion, les Propylées et le ravissant temple ionien d'Athéna Nike, l'insomnie, quelque part dans Athènes, poignarde un vieil archéologue, une lame coule sur une joue grecque, un adolescent qui se souvient des héros de l'indépendance hellène, rêve de terrorisme : il sectionne les gros câbles gris fer qui enlacent aujourd'hui comme des bras de pieuvres le rocher sacré ou encore il bombarde rageusement les batteries de projec-

Par Claude LANZMANN

M. le Prince de Broglie qui, optimiste, estimait que, chaque soir, plusieurs milliers de personnes envahiraient la Pnyx, avait calculé que Philips serait remboursé d'ici trois années. Comme le gouvernement grec a le légitime désir de gagner un peu d'argent, on peut supposer que, tous les soirs, pendant cinq ans au moins, le halètement cavernueux d'Alain Mimoun empêchera les amoureux de s'aimer en paix au pied de l'Acropole.

Somme toute, la Société Philips — et personne ne peut songer à le lui reprocher — s'est simplement comportée comme un organisme de crédit à l'égard du gouvernement grec, à cela près, évidemment, qu'il lui est difficile, si le peuple grec et les touristes ne tiennent pas les promesses que l'*« A.P.L.D.E.L.P.D.S.D.F. »* (2) a faites en leur nom de se rembourser en rembarquant son matériel ou en transportant le Parthénon à Paris. Les Grecs, eux, s'étonnent que la France, en la personne de son ministre du rayonnement, ait cru devoir courrir de son prestige cette opération commercio-électorale.

M. le Prince de Broglie, élu député de l'Eure, aux dernières élections législatives, s'était présenté une première fois dans son département en 1951, sur une liste R.P.F. Il tomba, dit-il, à cause des appartenements. Trois mois plus tard, élu conseiller général d'un canton de l'Eure, il décida de faire le honneur de ses concitoyens en ressuscitant le passé départemental : Festival de l'Eure à l'Abbaye de Beaulieu, à Château-Gaillard, à Louviers, etc., petits « Son et Lumière », timides tentatives couronnées de succès. Il s'enhardit, fonda l'*« A.P.L.D.E.L.P.D.S.D.F. »*, émigra l'an dernier au château de Senlis, où il obtint un triomphe et fut enfin élu député. C'est à Senlis, où il avait invité l'ambassadeur de Grèce, qu'il proposa sa grande idée : un « Son et Lumière » sur l'Acropole. L'ambassadeur ne dit pas non. Contacts, voyages à Athènes où M. Agatocles, président du Tourisme hellénique, et fonctionnaire du gouvernement fasciste de M. Karamanlis, se montra « très compréhensif », retour à Paris, contacts avec Philips, avec les Relations Culturelles, les Arts et les

Noëma

hollywoodien. Non, c'est un projet précis, solide, bien terrestre, français en un mot. Car ce merveilleux cinémascope, cet attentat, cette profanation, ce viol, auquel le plus bétail des Grecs, dans ses songes les plus lourds, n'aurait jamais osé rêver, c'est aux représentants du peuple le plus spirituel du monde — aux Français — que vous le devrez.

Le « Son et Lumière », cet ultime avatar du génie national, qui s'essoufflait depuis pas mal de mois dans les châteaux du Val de Loire, avait besoin d'autres proies à la mesure de notre rayonnement.

C'EST fait. La France rayonne et le « Son et Lumière » s'exporte aujourd'hui comme la grandeur, l'automobile ou le champagne. Et c'est la malheureuse Grèce, à la fois sous-développée et riche de souvenirs, qui a été choisie pour nos premières armes à l'étranger. Le 28 mai, M. André Malraux, au nom de la France, a apporté à la Grèce notre première offrande électrique et stéréophonique : un « Son et Lumière » sur l'Acropole. Devant l'auteur du Musée imaginaire, assis sur l'herbe de la Pnyx, les sanctuaires sacrés de l'Acropole ont pris feu sous les flashes de nos projecteurs tandis que, dans les haut-parleurs, le criissement des pointes du coureur français Alain Mimoun, sur la cendrée de la piste du Parc des Princes, figurait l'agonie du coureur de Marathon.

Dès le lendemain, la presse grecque, unanime, protesta contre l'assassinat du Parthénon : « J'ai pleuré hier soir, écrivit une femme, comme le jour où j'ai vu pour la première fois les soldats nazis piétiner l'Acropole. » Ethnos, quotidien de l'après-midi : « Si Ernest Renan vivait encore, lui qui composa avec tant de respect la prière sur l'Acropole, il aurait sans doute des

CETTE tempête, la France, superbe, répondit par la voix de M. le Prince Jean de Broglie et par celle des techniciens de la Société Philips-France. M. le Prince de Broglie, député indépendant du département de l'Eure, président de l'« Association pour la Défense et la Protection des Sites de France » et, à ce titre, démineur de toute l'affaire, comprit aussitôt de quoi il retournait : « Ce que dit la presse, déclara-t-il en substance, ne compte pas. Il s'agit là d'une simple utilisation de vanité nationale un peu blessée. Le seul verdict qui nous intéresse est celui de la « vox populi ».

Quant aux techniciens de la Société Philips, enfermés au pied de l'Acropole dans une cabine de ciement, derrière une porte zébrée du fameux zig-zag rouge, qui signifie : « Danger de mort, haute tension », ils se changeaient en champions-exportateurs de l'efficience française, de la qualité, de la précision françaises. En face de ces martyrs poujadistes, les apprentis-électriciens grecs mis à leur disposition figuraient l'incompétence, la somnolence, la barbarie orientales. On oubliait simplement que ces pauvres petits Grecs qui aimait, le soir, venir rêver tranquilles sous leur Acropole n'avaient pas le cœur à l'ouvrage et aussi qu'ils ne comprenaient ni le français, ni l'argot électro-parisién.

Aux journalistes donc, les gars de chez Philips, insensibles à la lumière attique, aux tailloirs et aux gorgeins des colonnes doriques, tenaient ce fier langage : « Sources lumineuses, 1.500; matériel, 1.500 tonnes; longueur de câbles : 35 kilomètres ; 20.000 heures de travail; construction d'un poste de transformation de 600 kilowatts. »

cher sacré où encore il bombarde rageusement les batteries de projecteurs qu'on a semés sur la terrasse même de l'Acropole, entre les sanctuaires, au nom de l'efficience.

La « vox populi », attendue par M. le Prince de Broglie, a parlé. Et pas seulement la grecque, mais la française, la suisse, la belge, l'anglaise, l'américaine, celle de tous les touristes qu'on sollicite chaque soir — puisque le spectacle est quotidien — (1) d'aller jouter sur la Pnyx de cette résurrection haute en couleurs du siècle de Périclès.

FIASCO sans merci : les chiffres communiqués donnent quelques centaines de spectateurs pour les premiers jours, puis quelques dizaines, alors que dix mille personnes peuvent tenir à l'aise dans l'hémicycle naturel de la Pnyx. Un soir, cette coûteuse débauche de bruit et de kilowatts a eu lieu pour cinquante six égarés.

Les Grecs ont suivi leur presse et le touriste boude. Qu'importe, dira-t-on, puisqu'il s'agit d'un don généreux ? Don étrange qui consiste à interdire aux gens la libre jouissance de la Pnyx et des sentiers de l'Acropole et à faire payer les entrées : 20 drachmes les coussins, 30 les pliants. C'est qu'en vérité, la Société Philips, voulant bien servir son prestige et celui de la France, acceptait de faire l'avance des cent vingt millions de matériel, mais non point de les offrir. Le contrat signé entre l'Office du Tourisme hellénique, organisme gouvernemental, et l'« Association pour la défense et la protection des sites de France » stipule en effet que la totalité des recettes reviendra à la Société Philips jusqu'à concurrence des cent vingt millions. Après quoi, seulement, le spectacle — matériel et réalisation — appartiendra au gouvernement grec.

ris, contacts avec Philips, avec les Relations Culturelles, les Arts et les Lettres, etc.. etc.. Telle fut la genèse.

Mais on n'allait pas en rester là. Dans la fièvre de la préparation, déjà sûr du succès, le Prince changea le nom de son Association. Elle devint l'« Association Française pour la Protection des Sites », ce qui, à la fois, élargissait considérablement le champ de son activité future et donnait à la France, par décret princier, le monopole de la « conservation » du passé humain. En même temps, le bureau qu'il avait installé à Athènes, pour surveiller les travaux, prenait le nom de « Bureau du Moyen Orient », comme aux plus beaux temps du ministère des Colonies, rue Oudinot.

LA défaite d'Athènes, apparemment, n'a guère affecté ce conquérant puisqu'on parle déjà très sérieusement d'un « Son et Lumière » à Delphes. Pourquoi pas à Mycènes, avec Agamemnon ? A Olympie ? A Delos ? Rhodes, qui possède un château vénitien, a déjà — c'est absolument sûr — été contactée. Et le bureau du Moyen Orient a touché également Jaffa, en Israël, où un « Son et Lumière » est prévu pour décembre. L'« Association française pour la Protection des Sites » a également passé l'Équateur.

M. le Prince de Broglie parlait il y a un mois, de porter « Son et Lumière » aux Indes, au Mexique, au Japon. Et aussi au Cap de Bonne Espérance ; ce dernier projet est, paraît-il, le plus avancé. Les places seront très chères, un vrai bal des Petits Lits Blancs.

C. L.

(1) Il n'y aura tous les soirs, de mai à octobre, sauf ceux de pleine lune.

(2) Association pour la Défense et la Protection des Sites de France.

Noëma

Article tiré du journal *Le Courier* du 15 septembre 1959

MARDI 15 SEPTEMBRE 1959

LE COURRIER

— 3 —

SON ET LUMIÈRE

Je pense que tous les voyageurs de Grèce sont, comme moi, saisis de crainte au moment de parler de l'Acropole. Quels mots assez simples et riches de sens faut-il trouver, quels accents qui accordent l'admiration démesurée à la mesure, ici souveraine ? Si l'on détonne, si l'expression reste trop au-dessous du sentiment, on encourra non seulement sa propre insatisfaction, qui est déjà une punition assez terrible, mais le mécontentement amer de l'Athènién, ce qui est pire encore.

Tout chrétien, et bon chrétien, qu'il soit devenu adorateur de l'*Haya Triada* (Sainte Trinité), dont les églises sont innombrables, vénérateur ardent de la « Panhaya Thetocos » (toute-sainte Mère de Dieu) et des saints innombrables, aux premiers rangs desquels, derrière les apôtres (ourtout Paul, Jean et André) se placent les Elie, Georges, Nicolas, Dimitri, Charalambos, Constantin, Irène... L'Athènién conserve encore dans son esprit et dans son cœur une place pour le mythe. On veut bien qu'Athènes ne soit pas une déesse au sens propre du mot ; tout de même, elle est une idée, une force. « Athènes ne permettra pas que l'Acropole soit bombardée », entendait-on parfois durant la dernière guerre. Et peut-être avec raison : l'Allemand fêtu d'archéologie et pourri de mythes était le dernier barbare dont on put craindre qu'il ruine davantage ces glorieux témoins du passé. Les Perses, les Francs, les Vénitiens, les Turcs et Lord Elgin s'étaient montrés beaucoup plus redoutables à ce point de vue.

« Ne touchez pas à l'Acropole... » Quand les responsables du tourisme hellénique, patriotes d'une manière qui n'est ni la moins intelligente ni la moins profonde, songèrent à réaliser sur la colline sacrée un spectacle « Son et Lumière », ce fut une levée de boucliers. Celui qu'enleva le plus haut fut naturellement la fameuse égide dont Zeus avait fait don à Pallas Athéna. « Profanation », s'écrieront les fanatiques de la ruine morte. Nous avons entendu de tels cris à Sion, en une circonstance semblable, et ce serait vraiment étonnant qu'Athènes, la ville par excellence des

grecs qui leur est propre. Il va de soi que la musique, l'éclairage, sont commandés par ce texte. En sorte que l'on voudrait savoir le grec et l'anglais pour regarder trois fois l'Acropole diversement illuminée en écoutant tout ce qu'elle a inspiré à des poètes et des musiciens d'aujourd'hui.

*

Le spectateur est assis sur la Pnyx : sur des chaises ou des coussins à même le rocher, selon le prix qu'il a payé.

« La Pnyx, leur dit une voix. La colline où l'on s'assemble. Et vous vous trouvez à l'endroit même où les Athéniens se pressaient pour entendre les orateurs parler la plus belle langue de la terre au plus beau peuple du monde. » La Pnyx, séparée de l'Acropole et de la colline de l'Aréopage par un vallonement que parcourt une rue dédiée à l'Apôtre Paul.

« Ce soir, c'est ici que nous allons évoquer l'âge d'or d'Athènes », poursuit la voix.

Et l'en suit sur le chemin de la colline la procession des grandes Panathénées. On voit, par l'imagination et par cette lumière qui monte le long de la Voie Sacrée, et l'on entend les joueurs de flûte et les joueurs de lyre qui marchent



sur l'Acropole

en tête du cortège ; les pontifes et les sages vieillards ; les magistrats gardiens des rites et des lois ; les héros aux glorieuses blessures, héros de Marathon, héros de Salamine, qui marchent, droits et forts.

« Et voici, fresque de pureté, la longue théorie blanche des vierges dont les bras soutiennent les corbeilles d'or. Voici les ambassadeurs des villes alliées, chargés de présents. Voici nos athlètes, vainqueurs aux Jeux, jeunesse, à printemps de la patrie. Et nos beaux cavaliers serrant les flancs nerveux de leurs

participons à l'angoisse des Grecs de ce temps-là, quand la colère du grand roi était sur eux. Et nous frémissons d'entendre le pas du coureur, d'entendre son cri : « Victoire... »

Et haut, à l'avant de la colline, le temple d'Athéna Niké, ou de la Victoire sans ailes, s'est illuminé d'un coup. Et la musique éclate en fanfare.

Marathon, exploit glorieux, incroyable, qui étonnait les durs La-cédémoniens, au dire d'Herodote. Beaucoup avaient protesté que la

« Infortunés Athéniens, pourquoi vous asseyez-vous ? Fuyez aux extrémités de la terre. Abandonnez vos demeures et les hauts sommets de votre ville ronde. Vous ne trouverez refuge qu'à l'abri des murs de bois. »

Et les dialecticiens recommandent :

— Des murs de bois ? disent les anciens. Dressons des palissades, construisons des tours de charpentier...

— Non, leur répond Thémistocle.

— Abandonnez vos demeures et les

comme une parière. Des confins du monde nous viennent l'ivoire et l'éléphant, l'or et le bronze... Là-bas sur la mer, parmi les îles d'or, au loin sur les côtes de l'Ionié, de quoi parle-t-on sinon de la gloire d'Athènes et de la grande couronne de pierre que nous posons sur son front. C'est toi, Phidias, qui as tout dirigé, qui as infléchi la rigueur de la ligne droite...

— Que seront le temple et les sculptures ?

— Du côté de l'Hymette, où l'aurore se lève, la pierre dira la grande journée que Zeus donne aux hommes, entre le bondissement des chevaux du soleil et l'heure douce où la nuit emporte tout dans l'oubli.

— Dis-nous, encore, Phidias...

— Le côté du couchant célébrera le grand pacte céleste intervenu ici, entre Athéna et Poséidon, entre l'onde et la mer...

Noëma

« Profanation », s'écrieront les fanatiques de la ruine morte. Nous avons entendu de tels cris à Sion, en une circonstance semblable, et ce serait vraiment étonnant qu'Athènes, la ville par excellence des archéologues, n'ait pas ses Dr Riegenbuch.

La dialectique, je l'ai déjà rappelé, est là-bas une institution nationale et historique. La querelle n'était pas tout à fait apaisée, quand je suis allé à Athènes pour la quatrième fois. Mais le spectacle « Son et Lumière » sur l'Acropole était réalisé. Il y a même, si non trois spectacles, puisque l'élément visuel reste toujours le même et suffit amplement à tenir ce tableau celui qui le contemple, trois scénarii : en grec chaque soir, en français et en anglais alternativement. Il ne s'agit pas de transcriptions, mais de textes différents demandés à des auteurs dans la lan-

gues d'or. Voici les ambassadeurs des villes alliées, chargés de présents. Voici nos athlètes, vainqueurs aux Jeux, jeunesse, à printemps de la patrie. Et nos beaux cavaliers serrant les flancs nerveux de leurs chevaux de Thessalie... Les quadriges conduits par les victoires...

— La nuit mauve a filé. Douceur de l'aube sur les bords du Céphise. Le soleil, de ses premiers rayons, caresse la tristesse sacrée qui monte vers les propylées. Le voile de Pallas Athéna flotte à son mat : le voile brodé par les servantes d'Erechthe. Nous voici arrivés avec la foule des Panathénées sur la colline sacrée, sur l'éperon enfoui dans la ville, sur le lieu dominant le monde, devant ce temple de la vierge grave, ce temple qui semble déjà appartenir au ciel...»

— La, que faire ? Se rappeler et méditer. La victoire de Marathon, encore récente, nous est contee. Nous

beilles d'or. Voici les ambassadeurs d'un coup. Et la musique éclate en fanfare.

Marathon, exploit glorieux, incroyable, qui étonnait les durs Laodicéniens, au dire d'Hérodote. Beaucoup avaient protesté que la résistance à l'envahisseur était inutile. Aussi cette victoire reste-t-elle celle sur laquelle se concentre avec préférence, aujourd'hui encore, le sentiment de la valeur militaire hellénique :

— ...Et désormais, toutes les nuits à Marathon, on entendra les hennissements des chevaux et le choc des combattants !

Victoire dans un dur combat, ce n'est point la fin de la guerre. Un homme le sait : Thémistocle. Nous voici arrivés avec la foule des Panathénées sur la colline sacrée, sur l'éperon enfoui dans la ville, sur le lieu dominant le monde, devant ce temple de la vierge grave, ce temple qui semble déjà appartenir au ciel...»

— La, que faire ? Se rappeler et méditer. La victoire de Marathon, encore récente, nous est contee. Nous

— Des murs de bois ? disent les anciens. Dressons des palissades, construisons des tours de charpentier...

— Non, leur répond Thémistocle. « Abandonnez vos demeures et les hauts sommets de votre ville ronde : est-ce assez clair ? Les murs de bois sont les vaisseaux que, depuis dix ans, je prépare en vue de cette défense.

Les meilleurs orateurs, les plus habiles tacticiens ne réussissent jamais, à Athènes, à convaincre tout le monde. Les anciens restent derrière leurs remparts, tandis qu'une troupe de marins se met aux ordres de Thémistocle. Ils donnent l'assaut à la ville. L'incendie détruit palissades et tours, et tandis que continue le récit, un projecteur montre la faille du rocher par laquelle les soldats de Xerxès pénètrent d'abord sur l'Acropole. Effroi, au point que certains se jettent au bas des remparts ; les autres se réfugient dans le temple construit avant le Parthénon, mais les Barbares y portent aussi le fer et le feu. Tout est perdu.

Tout ? Non. Au nord du Pirée mouille la flotte de Thémistocle. Elle attend seulement que l'ennemi rejoigne ses vaisseaux. Et c'est la grande mêlée, dans le détroit de Salamine. La victoire remportée en 490 sur terre, en la réédite sur mer en 480. L'ennemi est en fuite ; il ne reviendra pas.

Mais pourquoi ces récits de guerre, alors qu'en nous promettait une évocation de l'âge d'or ?

On parlait, il voici en souvenir, des grandes Panathénées. Périclès nous invitait à nous rappeler ces hauts faits d'armes, pour conclure :

— Nous avons tout sacrifié pour nous battre, tandis qu'Égine et Olympie élevaient leurs temples. Amis, il n'y a pas à dire, mais à faire. Si tous ne veulent pas travailler pour un, un doit travailler pour tous, et la Grèce entière viendra ici se réjouir les yeux. J'ai conduit les pesants chars attelés de bœufs apportant du Pentélique les lourds blocs de marbre éblouissant. Les lourds blocs aux dures cassures, nous les avons taillés, érigés : fibres colonnes dressées vers le ciel

ou la nuit emporte tout dans l'oubli.

— Dis-nous, encore, Phidias...

— Le côté du couchant célébrera le grand pacte céleste intervenu ici, entre Athéna et Poséidon, entre l'ovrier et la mer. »

Ainsi s'élevaient les édifices, superbes par leur grandeur, immenses par leur beauté et leur grâce. Les artistes rivalisaient entre eux pour leur donner la perfection. Dès l'origine, les temples étaient revêtus de la majesté des siècles. Certaine fleur de jeunesse que le temps n'a pu flétrir les préserve de toute atteinte, comme s'ils étaient animés d'un souffle vivant et incorruptible, d'une âme rebelle à la vieillesse.

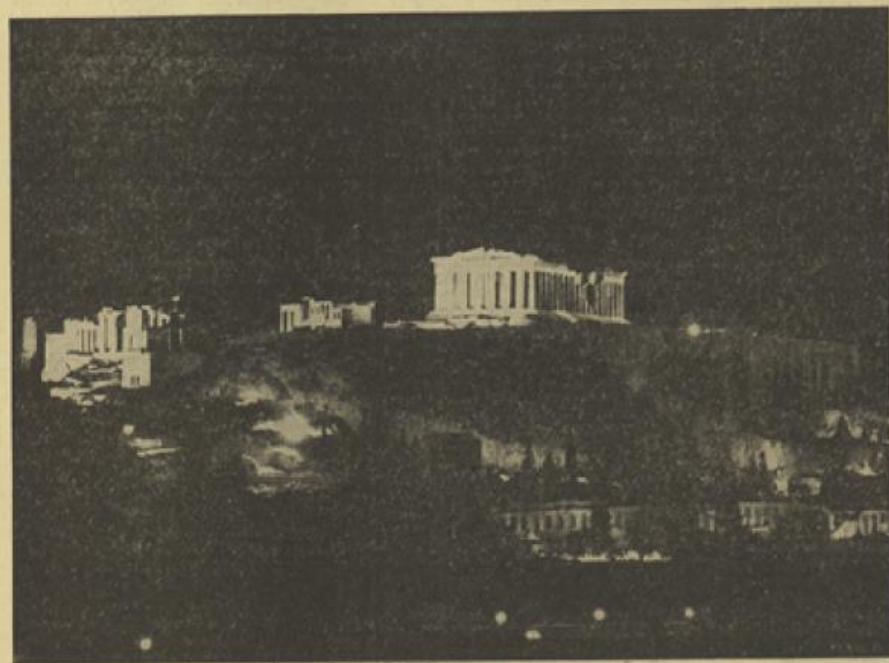
C'est dans la bouche d'Athèna que le poète place les paroles de la conclusion :

— Je serai dans les siècles l'Athéna Pallas, l'Athèna victorieuse des forces obscures déversées par les éternelles Erymanthes. Je serai l'ordre, la loi, la clarté. Je serai dans les siècles une manière de penser, de sentir, de raisonnez. Ma voix condamnera l'orgueil et le fanatisme. Levant vers moi les yeux, les sages pèseront leurs paroles, les bâtisseurs reverront leurs palais. Montez vers moi : je vous recevrai sur cette colline consacrée, où tant de courage, de vertu et de beauté ont fait naître la conscience de l'homme. »

Toute la colline s'illumine doucement, tandis qu'une lumière plus vive fait éclater la splendeur des monuments. Douce nuit athénienne, propice entre toutes à la méditation et à la rêverie. Il est vrai qu'il les hommes ont commencé à savoir comment penser et comment agir.

Ils ont commencé, et ils ont achevé. Au pied de cette colline où nous sommes, saint Paul s'écriait : « Athéna, vous êtes le peuple le plus religieux de la terre ». La rue qui porte le nom de l'apôtre s'unit à celle qui est consacrée à saint Denis, un des juges de l'Aréopage. Ensemble, elles constituent un demi-cercle autour de l'Acropole. Mais les églises chrétiennes font à la colline une ceinture plus complète et plus large aussi, puisqu'elle s'étend sur toute la Grèce.

Sylvain MAQUIGNAZ,



Noëma